

A perte de vue sur la lande les arbustes et les bruyères mauves abritaient une faune d'insectes microscopiques. Elle bruissait d'une agitation trouble engendrant pour Denis une émotion, une ivresse, une exaltation lui donnant l'illusion d'une grande euphorie intérieure, une sorte de sentiment de puissance.

Les nuages en rejoignant la ligne d'horizon dessinaient des formes phantasmagoriques créant ainsi une atmosphère surnaturelle, propice à l'état d'esprit dans lequel il se trouvait.

De sa makhila, il repoussait machinalement des pierres qui jonchaient le chemin caillouteux.

Il y tenait à ce bâton de marche en néflier, emblème du pays Basque, d'autant plus que c'était aussi une arme redoutable. Autrefois, elle servait aux bergers basques et aux pèlerins en cas de danger.

Il l'avait commandé sur mesure chez Ainciart Begara à Larressore au pays Basque et avait dû l'attendre plus d'une année avant de la recevoir. Il y avait fait graver sa devise : « *Lapis ex sapientia* »

la sagesse est dans la pierre. C'était un apophtegme que lui avait transmis son père qui lui-même le tenait de son grand-père, sans toutefois lui en donner réellement l'origine. Il l'avait trouvé beau et l'avait ainsi adopté.

Il apercevait déjà le clocher de l'église de Stonehaven et se réjouissait de penser que bientôt il retrouverait le confort cosy du Shorehead Guest House situé en front de mer sur Carron Beach.

Surtout, il salivait à l'idée de déguster un single malt Aberfeld, fruité et mielleux. Il avait appris à boire le whisky comme les puristes, c'est-à-dire dans un petit verre, sans glace, après s'être rincée la bouche à l'eau glacé et peut être même en avoir avalé une petite gorgée. C'est Eddy Mac Brise le propriétaire du bar Eddy et Domino à Lyon qui l'avait initié. Eddy était décédé d'une over dose de single malt, le bar avait disparu, mais les leçons avaient été bonnes.

Le port abritait quelques vieux gréments aux voilures défraîchies

Il adorait se réveiller le matin au son du ressac des vagues. Et puis il avait une vue magnifique sur les ruines du château de Dunnottar.

Il avait mis le cap sur cette contrée, en ayant entendu dire que cette région d'Aberdeenshire était une des destinations préférées de longue date de la famille royale britannique qui aimait à se retirer aux châteaux de Birhall et de Balmoral.

En cheminant sur le chemin du retour il repensait à ce qu'il lui était arrivé et avait déclenché ce voyage.

Il avait divorcé il y a 11 ans, et venait de prendre sa retraite d'un boulot plus alimentaire que passionnant. Il venait aussi de vendre son appartement à Montreuil sur seine et s'apprêtait à se retirer dans une petite maison qu'il avait fait construire dans les Hautes Pyrénées. Un petit village où il possédait un terrain de famille de par sa maman et sa grand-mère qui étaient originaires de cette région.

Alors qu'il emballait ses cartons pour le déménagement et qu'il consultait le journal, il faillit tourner de l'œil en s'apercevant avec stupéfaction qu'il venait de gagner le gros lot à l'euro million. Il y

jouait quelques euros toutes les semaines depuis des lustres, plus par habitude que par passion.

Il eut l'impression que le ciel venait de lui tomber sur la tête tellement le chiffre était impressionnant.

Il ne réalisait pas ce qu'un homme riche pouvait ressentir, il ne l'avait jamais été et sans être réellement pauvre, toute sa vie il avait tout de même dû compter.

Qu'allait-il faire maintenant ?

Réaliser un rêve ? Des rêves il en avait beaucoup bien sûr, mais lequel en premier ?

C'est décidé il partirait visiter l'Écosse, depuis le temps qu'il s'informait et s'intéressait à ce pays.

Dans son inconscient l'Écosse évoquait pour lui des joueurs de cornemuse en tartan, des paysages sauvages et mystérieux, et le légendaire charme celte, sans oublier bien entendu les whiskeys.

.

D'autant plus qu'il y a quelques années il avait acheté un titre nobiliaire Ecossois. Il savait bien que c'était un titre de pacotille, mais cela l'avait amusé

et il avait même fait imprimer des cartes de visite avec « Lord Dennis Mac-Calav », il ne les distribuait qu'aux gens qu'il savait n'avoir que peu de chance de revoir, comme lorsqu'il avait fait cette croisière en méditerranée. Il avait l'impression de ne plus être anodin.

Il possédait aussi tout l'attirail vestimentaire et l'avait porté lors de la soirée du Commandant. Il s'était inventé un passé quant à ses racines écossaises du côté paternel. Grosse impression. Personne n'avait eu l'idée de vérifier. Il avait fait illusion et en gardait un souvenir joyeux.

*

En descendant de l'avion l'agence lui avait réservé une chambre au Sofitel d'Heathrow.

Autrefois il en aurait trouvé le prix exorbitant, mais depuis maintenant un mois qu'il était riche, il avait commencé à s'habituer au luxe.

Le lendemain matin il avait rendez-vous avec Zachary.

Ce passionné de voitures anciennes avait entièrement remis en état un taxi londonien de 1982 un mythique « Carbodies FX4 »

Ils s'étaient contactés par internet, avaient échangé des photos et était rapidement tombés d'accord sur le prix. Depuis le temps que Denis voulait un « Cab » anglais. Il n'avait pas discuté et s'était porté acquéreur.

Il le ramènerait en France lorsque son périple serait terminé. Cela le changerait des Peugeot, Citroën et autres Dacia, et ne manquera pas d'éveiller la curiosité et peut-être même la jalousie des quelques rares amis qu'il avait.

Il terminait un petit déjeuner pantagruélique « typical English » Bacon and eggs, sausage,

beans, porridge, pamplemousse, toastes, confiture, beurre et bien entendu l'incontournable cup of tea.

Il se disait qu'à ce régime il allait prendre tellement de kilos qu'il ne pourrait bientôt plus entrer dans sa garde-robe.

Mais que lui importait, quand on aime on ne compte pas et bien quand on est riche non plus, surtout les kilos. C'est rare un riche maigre.

Le serveur pakistanais lui annonça l'arrivée de Zachary.

C'était un petit homme noiraud, les cheveux gominés, ridé, fripé, sans âge.

Il était élégamment vêtu d'un costume gris perle de bonne coupe sur une chemise bleu roi et cravaté(e) de noir. Des richelieu cognac aux pieds achevaient de lui donner cette élégance discrète que seul les anglais savent promener sur les cinq continents.

Denis le convia à sa table. Zachary accepta une tasse de thé et ils convinrent d'aller essayer la voiture avant d'en formaliser l'acquisition.

Denis n'avait jamais conduit de voiture anglaise et au départ il eut quelques difficultés pour s'adapter à la conduite à gauche. En effet à chaque virage il avait tendance à se retrouver au milieu de la route obéissant en cela à un réflexe de conduite à droite à la française.

Zachary lui expliqua que cette habitude de conduite gauchère venait du fait qu'au moyen âge les chevaliers majoritairement droitiers portaient leurs épées sur le côté gauche de leur ceinture. Pour éviter que leurs épées ne s'entrechoquent lorsqu'ils se croisaient la circulation à cheval se faisait donc sur le côté gauche de la route.

C'est Napoléon qui imposa ce changement de sens afin de surprendre ses adversaires. Cette tactique lui avait permis de remporter de nombreuses batailles, même si elle ne lui assura jamais la victoire face aux britanniques.

Mais la raison la plus prosaïque est à cause du choix des fabricants d'automobiles d'installer systématiquement certains éléments mécaniques du véhicule, et notamment le frein à main, au centre des automobiles. Cette décision est pourtant très

logique, car cela permet aux conducteurs de l'utiliser avec leur main droite tout en maintenant le volant de la main gauche. Auparavant, le volant et le frein à main étaient positionnés sur la droite comme sur les véhicules anglais, pour faciliter la conduite des droitiers.



Ils avaient la journée devant eux et Zachary entreprit lui faire faire un rapide tour de Londres :

Westminster, Big ben, Piccadilly Circus, Tower Bridge, Tower London, London Bridge, Trafalgar square, coven Market, Chelsea et ses petites maisons colorées de Bywater et Godfrey street, ils

eurent même droit à la relève de la garde à Buckingham Palace. Les gardes du Roi issus de l'infanterie de la Household Division sont vêtus de tuniques rouges et de bonnets en poils d'ours. Denis se dit qu'ils devaient crever de chaud.

Ils déjeunèrent sur Holly mount ou Zachary semblait avoir ses repères. Le « Holly Bush » était un pub établi depuis 1807 mais avant cela, ce confortable établissement avait été une demeure privée. Le décor de cet endroit élégant était en harmonie avec son emplacement privilégié à Hampstead : Des chaises en cuir, des rideaux sophistiqués, des lustres ainsi que des tapis posés sur le parquet ciré en faisait un lieu qui sortait de l'ordinaire. La cheminée en fonte particulièrement agréable crépitait d'un feu réconfortant.

Au bar ils passèrent la commande des traditionnels « Fish and chips » avec sauce tartare et purée de petits pois.

La serveuse en long tablier blanc et une jupe foncée leur apporta à table avec deux pintes de

Real ales « Abbot Ale » ambrée foncée, rafraichissante houblonnée et sèche.

Ils terminèrent par la traditionnelle « Apple Pie » sorte de tourte aux pommes de type « étouffe chrétiens ».



Après un café insipide ils dégustèrent dans des verres à cognac un excellent « Aberfeldy » écossais 12 ans d'âge, typique des Highlands. Il s'avéra être onctueux, fruité avec des notes

d'épices, de fruits, de miel, de vanille, de caramel et légèrement fumé en fond de bouche.

Denis se dit deux choses : Premièrement rien que pour ce nectar il ne regrettait pas son choix de l'Ecosse

D'autre part, qu'après ce qu'il avait aperçu de Londres il se promettait de revenir y passer du temps et se demandait même s'il n'y achèterait pas un petit deux pièces afin d'en faire un cocon de refuge. Maintenant qu'il était riche il avait décidé de ne se priver de rien.

Il était temps de regagner l'hôtel et de formaliser les documents administratifs d'acquisition de la voiture.

Était-ce la bière et le whisky, mais la conduite à gauche lui parut plus facile, d'ailleurs Zachary le rassura dans ce sens. Sans devenir un as de la conduite londonienne il avait l'impression qu'il allait s'en sortir sans encombre.

Zachary le quitta vers 17h00 et ils jurèrent de se revoir. Ils avaient vraiment sympathisé.

Denis avait trainé au bar de l'hôtel. La conséquence en était qu'il n'avait ouvert un œil brumeux sur la civilisation que vers 9h30. Il n'était pas dans ses habitudes de trainer au lit, mais la trahison de certains Lagavulins et autres Knockandos, n'avait d'égale que celle de nos beaujolais nouveaux du troisième jeudi de novembre.

Heureusement le pantagruélique English breakfast lui remit les idées en place.

Il eut quelques difficultés à sortir de Londres, le logiciel WASE étant relativement facétieux. Mais après quelques hésitations tout rentra dans l'ordre et il se retrouva sur la A1 en direction de Biggleswade situé sur la rivière Lvel dans le Bedfordshire.

Il parcouru les 75 km à la vitesse d'un « *train de sénateur* » et arriva vers midi en ville, ce qui le motiva pour déjeuner dans cette bourgade de moyenne importance. A l'entrée il aperçut le Yorkshire Grey Pub sur London Road et décida que c'était là qu'il sacrifierait à Gargantua.

A croire que le climat anglais d'automne lui ouvrait l'appétit.

Tout au long de la route, il avait d'ailleurs pu se régaler les yeux des couleurs fantasmagoriques d'octobre avec des variantes de beige clair, marron, rouge et même vert pour certains chênes et tilleuls aux feuillages persistants.

Il choisit de déjeuner d'un jarret d'agneau confit accompagné de « french fries potatoes », en fait des frites. Il ne s'étonna pas de l'appellation ayant appris qu'au XIXe siècle, c'étaient les irlandais migrants qui avaient importé ce terme de « french » qui en vieux gaélique veut dire coupé en morceaux. Donc aucun rapport avec la France. En tout état de cause, le choix s'avéra judicieux et il ne le regretta pas.

Il fit l'impasse sur l'Apple pie, dont celle d'hier ne lui avait pas laissé un souvenir impérissable et se contenta d'un pudding qui là encore faillit l'étouffer.

Denis se dit que sans être difficile la cuisine anglaise et particulièrement les desserts entraient certainement dans le Guinness des records au

niveau de la consistance, on frôlait le « *bourre cochon* ». Pourtant la majorité des hommes anglais étaient minces. Il pensa qu'il devrait élucider ce mystère, afin de le ramener en France.

Il reprit la route vers Gratham ou il tourna sur sa gauche afin de rejoindre Nottingham, ville mythique de Robins des bois. Il arriva à temps pour la dernière visite du Château situé à 40 mètres de haut sur une falaise.

Dans la légende de Robin des Bois ce château était occupé par le shérif qui était confronté au héros.

Vers 18h00, les anglais mangent tôt, Il dina rapidement au Pit & Pendulum sur Victorria street d'un double hamburger chicken frites et d'un verre de Merlot rouge américain. Compte tenu de son expérience il fit l'impasse sur les desserts.

Pendant le repas il réserva une chambre au Hilton sur Milton street.

Il commençait à s'habituer au confort des Hôtels de luxe et puis c'était un immeuble ancien typique qui avait été entièrement rénové et transformé en hôtel

5 étoiles. C'est du moins ce que lui avait « vendu » le tenancier du Pub.



Il avait passé une nuit à faire le point sur sa vie. Jusqu'à ce jour où il avait gagné l'euro million, il pensa que cette vie avait été morne et sans relief.

Un petit boulot de « *gratte papier* » sans envergure au sein d'une multinationale castratrice. Un petit appartement dans une banlieue difficile, difficile pour ne pas dire autre chose, une petite voiture de pauvre, une petite femme qui l'avait quitté pour un bellâtre de supermarché. Il se dit que décidemment

tout était petit avec lui. Heureusement, ils n'avaient pas eu d'enfants car ils auraient encore été bien capables de lui faire des petits-enfants.

De toute façon il n'était pas un aficionado des enfants. Hormis peut-être pour ceux des autres, car il savait qu'il pouvait les rendre.

Il n'arrivait pas à comprendre comment des familles pouvaient s'esbaudir devant des nouveau-nés chauves, fripés, rougeoyant, bavant, hurlant, chiant partout, en prétendant qu'ils étaient la huitième merveille du monde. Qu'ils ressemblaient à maman, à papa, à tonton, à la tante Julie, ou à la cousine Berthe.

Il arrivait même parfois qu'ils en produisent un, dont on n'expliquait pas le métissage puisqu'il n'y avait aucun antillais ou noir dans la famille, mais là, l'air gêné, tout le monde la fermait.

Il se dit que cette manne financière, cadeau du ciel allait peut-être lui faire découvrir les plaisirs qu'il s'était toujours refusé jusqu'à ce jour.

C'est difficile de voyager, c'est difficile de fréquenter une certaine société, de courir les vernissages de peinture, les premières de théâtre. C'est difficile de porter du Smalto, des pulls en mohair. C'est difficile la décontraction vestimentaire chic, la fréquentation des jolies femmes, les voyages à Bali, les croisières, les vacances au ski. Tout est difficile lorsque l'on est obligé de compter pour mettre du carburant dans sa voiture.

Il lui était resté les rêves et de ce côté-là, il se considérait comme hors catégorie.

Mais ça allait changer. Il s'en était déjà aperçu hier soir au bar de l'hôtel.

Elle était assise dans un fauteuil club et feuilletait un magazine féminin.

Au bar il sirotait un Laphroaig-lore et détaillait discrètement cette merveille. Elle était vêtue d'une robe fourreau noir fendue très haut laissant apparaître une jambe fuselée tentatrice. Elle portait des Louboutins noir et le rouge vif de la semelle que l'on pouvait apercevoir compte tenu de sa position assise donnait une note d'érotisme exotique.

Ses boucles rousses tombaient en cascade sur ses épaules dénudées, les traits fins et réguliers de son visage étaient parsemés de petites taches de rousseurs clairsemée qui ajoutaient une note étrange mais attirante. Son corps callipyge semblait avoir été taillé dans un marbre de carrare. Et lorsque ses yeux bleu acier se levèrent du magazine pour le regarder, il crut qu'il allait défaillir.

Il y a trois mois, il en était certain, elle ne l'aurait même pas vu. Alors que c'était-il passer pour qu'il franchisse cette frontière de l'invisible au visible.

Il n'était pas plus beau, pas plus vilain non plus, il était quelconque. Il n'avait pas cette crinière léonine qu'arborent certains d'avocats et qui plait tant aux femmes.

Mais il comprit que le parfum de la réussite était puissant, et que les femmes le sentaient instinctivement. Il comprit que la richesse asseyait cette puissance à travers une aura seulement visible par la gent féminine. Il comprit que sa vie allait en être changée. Il ne serait plus jamais le même et il avait fallu cette rencontre fortuite pour

qu'il s'en rende compte. A partir de maintenant il allait s'affirmer et quitter son costume de looser.

Ils échangèrent un sourire. Ce n'était pas une « amazone ». Denis monta dans sa chambre à regret n'ayant pas osé aborder cette divine créature.

C'était dur de changer de costume

*

Denis prenait son petit déjeuner lorsqu'elle apparut dans le restaurant, sublime, moulée dans un jean bleu délavé de coupe parfaite, certainement un Bottega-Veneta ou un Dolce & Gabbana, en tout état de cause un truc à plusieurs centaines d'euros. Une chemise ample, blanche à manches courtes tentait d'effacer une poitrine récalcitrante qui s'éveillait à chacun de ses mouvements. L'érotisme sage qui se dégageait de cette femme était un appel à l'outrage.

Denis se demandait si sa fortune soudaine lui permettrait de jouer dans la même cour. En passant devant lui elle le reconnut de la veille et lui adressa un petit sourire qu'il crut être complice.

Était-elle sensible au charme discret du « frenchie » en vacances ou était-ce simplement un geste de politesse ?

Denis en était là de ses réflexions lorsqu'arriva un club du troisième et peut-être même du quatrième âge, bavassant bruyamment, gambadant à grands renfort de coups de cannes et de déambulateurs

entre les tables et par ce fait cassant l'égrégore qui s'était instauré entre lui et cette belle inconnue.

Denis regrettait de ne pas lui avoir adressé la parole, sachant qu'une apparition à peu de chance de se renouveler, surtout lorsqu'on n'est pas à Lourdes.

*

Denis avait décidé de musarder durant ce périple qui le menait en Ecosse. On dit que « *le temps c'est de l'argent* », mais depuis qu'il en avait, il pensait aussi que « *l'argent c'était du temps* ».

Avant il était toujours pressé : le boulot, les transports en communs, les impératifs d'une société rongée par le stress, l'obligation de résultats dans tous les domaines, faute de passer pour un raté.

La société est un lave-linge, elle brasse les gens, les essore, les malaxe, et **les** rejette humide de leurs angoisses.

Quel bonheur de ne plus compter les jours, les heures, les minutes. Denis se disait que c'était cela le vrai luxe. S'appartenir et non plus appartenir à ces castes de vassaux à Suzerains qui nous inféodent.

Le Suzerain fiche de salaire, le Suzerain horaire, le Suzerain résultat, le Suzerain calendrier, le Suzerain cantine et tous les autres Suzerains despotes qui avancent masqués et nous rongent la

vie jusqu'à nous accompagner jusqu'au Suzerain Pompes Funèbres.

Et pourtant à l'époque de la vassalité ces rapports étaient codifiés équitablement. Ainsi les Seigneurs et les vassaux avaient des droits mais aussi des devoirs réciproques. Et en échange de services le Seigneur devait sa protection à son vassal.

La fidélité à son seigneur était liée par serment.

Qu'en était-il aujourd'hui ?

Il pensait : quel bonheur de se libérer des dictatures de la société. La dictature bio, la dictature Bobos, des **Ecolos**, des Cocos, des Socialos, de la protection de la planète, de celle des bien-pensants, des politiquement corrects, des gnostiques de la voiture électrique, des sodomiseurs de mouches, des quêteurs des restaus du cœur, du cancer, des diminués du bulbe, des « bouffeurs » de carottes crues, des mendiants du succès, des PD de la culture, des Ayatollahs donneurs de leçons, des Cons fait par des parents cons dans un moment de connerie.

Droits dans leurs bottes, une balayette à chiotte dans le cul, les yeux braqués sur la ligne bleue de l'inutilité.

Mais ils avaient bonne conscience, ils appartenaient à des communautés et se reconnaissaient entre eux, écrasant de leur mépris ceux qui comme l'a si bien chanté Georges Brassens « *ne faisaient pourtant de mal à personne en suivant leur chemin de petit bonhomme* »

Perdu dans ses pensées Denis ne voyait pas défiler la route.

Il repensait au tsunami qu'il venait de vivre. Depuis six mois qu'il était à la retraite, il avait bien essayé de rencontrer une femme. Pas pour se remarier ou vivre en concubinage, sa précédente union datant d'une décennie l'avait quelque peu échaudé et il s'était installé dans cette vie de célibataire vieillissant. Il se rendait compte qu'il avait même acquis des manies, qui se disait-il ne seraient pas obligatoirement au goût d'une femme souhaitant vivre en couple.

Il avait fait paraître une annonce sur des sites de rencontres gratuits. La présentation était rigoureuse, précise, il n'avait triché sur rien et l'accroche lui paraissait très explicite, elle disait :

« L'amitié peut aussi tisser des liens indéfectibles aussi forts que ceux que l'amour permet. Une rencontre éphémère, une rencontre amicale ou plus, le destin en décidera. Un peu artiste, un peu poète, un peu pragmatique. Curieux de tout, de l'Univers, du Temps, de l'Homme.

L'astrophysique me passionne, mais aussi l'écriture et la photo. »

Il avait eu énormément de réponses, mais toutes aussi extravagantes, farfelues, absurdes, saugrenues les unes que les autres.

Sans compter les filles de l'Est ou africaines qui affichaient de fausses photos, des « Bimbos » fanées, qui n'avaient d'autre objectif que la chasse au « *Sugar Daddy* », la chasse aux euros.

Il y avait aussi les sexagénaires divorcées, qui appréhendaient l'heure de la retraite accompagnée d'une baisse succincte de pouvoir d'achat, et qui

sans l'avouer, n'avaient d'autre but que de faire une fin confortable dans le bien-être financier. Celles qu'il appelait les « *chasseuses de cartes bancaires* » à la recherche d'un mécène, d'un sponsor.

Bien entendu, il n'était pas naïf et avait appris à les reconnaître. Ainsi dans le premier cas le premier message était généralement bourré de fautes de Français et d'orthographe.

Dans le second cas il suffisait qu'il se renseigne adroitement sur la capacité financière de la dame et sur sa classe sociale pour s'apercevoir du stratagème.

Il s'était beaucoup amusé à promener tout ce petit monde en faisant croire que le subterfuge n'était pas découvert, et à la fin au bout de quelques jours d'échanges épistolaires alors qu'il sentait que la demande de subsides allait intervenir, il se dévoilait et renvoyait ces braves dames dans leurs 22 mètres. Il en avait éprouvé une sorte de jouissance sadique.

Pourtant la désillusion de quelques-unes aurait arraché les larmes à un crocodile.

« *Queste donne erano vere attrici* »

Il se remémorait les Magali, Marie Florence et autres Nathalia, noms de guerre destinés à avancer masqués.

Il ne s'apercevait pas que le route était en train de la mener à Leeds. Cette troisième ville d'Angleterre de près de 800 000 habitants.

Denis l'avait connu surtout à travers la notoriété de son club de foot, le célèbre « *Leeds United Football Club* » qui avait régné sur le ballon rond jusque vers les années 2005/2010.

Au moyen âge Leeds avait abrité un marché agricole très important et les séquelles s'en voyaient encore à travers le millier de boutiques du centre-ville. Les élégantes galeries marchandes victoriennes accueillait les chalands et proposaient des animations musicales dans les bars comme le célèbre « *Wardrobe* » qui accueillait des DJ de renommée mondiale. En ralliant l'hôtel

de Québec ou il venait de réserver une chambre par smartphone, il décida qu'il y passerait deux ou trois jours.

*

Denis venait de quitter Leeds, il n'avait passé que quarante-huit heures dans cette ville dédiée au football, n'ayant pas trouvé l'attrait qu'il recherchait.

Mais que recherchait-il en fait ?

Le savait-il lui-même ?

Son ex-appartement de Montreuil sur Seine n'était pas un havre de paix à proprement parlé, la résidence dans laquelle il était situé était sécurisée certes, mais qu'est que la sécurité dans une banlieue dite difficile ?

Toutefois il avait aimé cet environnement cosmopolite, coloré, mélangé d'ethnies si différentes, affichant une tolérance sereine et constructive.

Il avait aimé trainer le dimanche matin sur le marché de la Croix de Chavaux, musarder devant les étals derrière lesquels des « mamas » antillaises présentaient des boudins créoles, des accras de morue odorants et épicés, des tissus madras. Où des Ivoiriens vendaient des copies de masques africains qu'il fallait marchander âprement, mais toujours dans la bonne humeur, où

les commerçants présentaient des monceaux de fruits et de légumes de saison de belle qualité et très souvent à bas prix. Comment s'approvisionnaient-ils ?

C'était bruyant, c'était vivant et même si l'on voyait que les chalands étaient majoritairement à faible pouvoir d'achat, parfois issus de foyers Sonacotra, il régnait une bonne humeur communicative

L'après-midi il allait souvent aux Puces de la porte de Montreuil qui démarraient à la hauteur du centre commercial au bout de l'avenue de Paris, jouxtant le périphérique. C'était le plus ancien marché aux puces de Paris, il datait de 1885. On y trouvait un peu de tout, les amateurs de fripes étaient aux anges : vêtements en cuirs, chemises hawaïennes, parkas militaires, fourrures d'avant-guerre.

Les Puces était aussi un vrai marché d'antiquités et de raretés culturelles : BD, vinyles, meubles anciens et vestiges décoratifs, il suffisait de fouiner.

Denis se délectait de ces voyages culturels et en oubliait sa solitude.

Il lui arrivait aussi assez souvent de trainer le soir sur l'avenue de Paris qui pullulait de petits restaurants turcs, kébabs et cuisines exotiques de qualité. Les épiceries fermaient très tard et de ce fait une effervescence joyeuse et multiraciale animait le quartier jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Même dans son immeuble, il avait noué de bons contacts de voisinage. Il était même reçu pour manger le couscous dans une famille magrébine qui l'avait pris en amitié lorsqu'un jour il avait croisé la mère et la fille à l'aéroport de Tunis.

Il était devenu persona grata dans le quartier, les fils très influents lui ayant octroyé leur protection.

Il avait laissé sa voiture neuve garée dans la rue qui menait à son immeuble au moment des émeutes de 2005 et comme par miracle elle avait été épargnée.

Il repensait à ce passé proche et éprouvait une sorte de spleen, de mélancolie peut-être même un peu de cafard.

Il se disait qu'en fait il avait approché le bonheur sans le savoir, sans s'en rendre compte. Le bonheur, cette foultitude de petits instants de plénitude, de repos de l'âme, sans envie, sans recherche d'autre chose que de ce que l'on a à porter de soi. Savourer les petits plaisirs. Vivre les moments présents.

Il avait compris que le bonheur était basé sur l'illusion et que celui qui perdait ces illusions était malheureux.

Il avait compris que le doute fatiguait, que l'ignorance humiliait et que l'esprit avait besoin de vérité.

De ce fait si aujourd'hui financièrement il avait de quoi être satisfait, il se rendait compte qu'il lui faudrait reconstruire, se reconstruire. L'afflux d'argent subit déconstruit. Il faut se préparer à devenir riche. C'est un traumatisme.

*

Gracile et aérienne comme une sylphide, elle dégageait une sorte d'aura de mystère. Son corps physique semblait être entouré d'un corps subtil, émanation divine qui ne laissait pas indifférent.

Elle possédait la gracieuseté et la légèreté du lys.

Ses yeux bleu-vert semblaient exprimer l'éclat lumineux du ciel. Sa bouche ornée de couleur corail s'ouvrait sur trente-deux perles d'une blancheur éclatante. Ses cheveux auburn cuivré avec des reflets roux dorés s'harmonisaient parfaitement avec un teint qui semblait avoir été légèrement hâlé par les embruns de la mer proche. Elle devait mesurer environ un mètre soixante-dix et n'excédait certainement pas soixante kilos.

Un jean de bonne façon rehaussé d'une large ceinture de cuir blanc mettait en valeur une taille admirable. Un léger blouson de daim et des bottines sable de même matière achevait ce tableau digne d'être immortalisé.

Denis était subjugué et se demandait s'il devait et surtout comment il devait l'aborder. Ils allaient se croiser, il devait agir, lorsqu'elle l'aurait dépassé il serait trop tard.

Alors qu'elle était encore à environ un mètre de lui elle eut une sorte de plissement des yeux et l'apostropha gentiment en anglais.

- Bonjour, nous nous connaissons ?

Denis hésita et ne trouva rien d'autre à répondre que

- Oui, sans vraiment nous connaître nous nous sommes déjà croisés deux fois, la première fois au bar du Hilton de Nottingham mardi soir et aussi le lendemain au petit déjeuner, vous vous souvenez nous avons été envahis par une horde de quasi centenaires.
- Ah oui dit-elle en souriant, je me souviens maintenant. Mais vous êtes étranger, que faites-vous en Ecosse ?

Sans aucun doute elle souhaitait entamer la conversation, et Denis pensa qu'au milieu du trottoir, la situation n'était peut-être pas adéquate pour un bavardage même anodin.

Si vous aviez quelques minutes nous pourrions peut-être entrer dans ce « Pub » proposa-t-il.

Cela faisait maintenant une bonne heure qu'ils devisaient de tout et de rien, mais de façon familière un peu comme de vieux amis que se retrouvaient après un long silence.

Denis était sous le charme. Il apprit qu'elle se prénomrait Gladys, quelle avait 38 ans, qu'elle occupait un poste administratif à responsabilité à la chambre des Lords de Londres et qu'elle venait passer quelques jours sur le domaine familial à l'occasion de l'anniversaire de son cher papa.

Puis Gladys consultant sa montre dit qu'elle était obligée de le quitter.

Ils échangèrent leurs numéros de portables en se promettant de se retrouver rapidement.

*

Cela faisait trois jours qu'il n'avait aucune nouvelle de Gladys. Il ne voulait pas la rappeler pensant qu'il risquait de l'importuner. Les traditions écossaises ne sont pas les mêmes qu'en France, et il est de mauvais ton de poursuivre les gens, s'ils n'ont pas donné un feu vert de principe.

Il avait bien essayé de se sortir de la tête, l'image de cette femme, mais rien n'y faisait.

En long en large, Il avait arpenté les ruelles du vieux village de pêcheurs de Stonehaven. Il avait visité les châteaux de Dunnottar, Drum, Duthie Park, Crathes, et commençait à se demander s'il reverrait un jour cette femme qui lui inspirait déjà une passion pour le moins romanesque.

Après trois jours il se disait qu'il allait pouvoir se reconvertir en guide touristique et décida que le lendemain il quitterait Stonehaven pour se diriger vers Aberdeen où il s'était promis de visiter l'ancienne distillerie victorienne de GlenDonach fondée en 1826 dans le village de Forgue à une heure de route en plein cœur de la campagne Ecossaise.

Il s'était aussi promis de repartir avec une ou deux bouteilles, qui allaient débiter sa quête de grands whiskys qu'il avait prévu de ramener en France.

En rejoignant son Bed and Breakfast, Denis pensait qu'il irait dîner au Troupers bar, la nourriture y était quelconque mais il y régnait une joyeuse ambiance typiquement Pub. La veille il s'y était déjà encanaillé jusqu'à point d'heure et espérait bien retrouver ses nouveaux copains avec lesquels il avait entonné des refrains écossais auxquels il n'avait rien compris. Ce qui les avait faits hurler de rire. Ils avaient adopté le « frenchie ».



Denis soliloquait en arpentant le trottoir le menant à son gîte lorsqu'en vue de la façade il entendit la sonnerie de son portable.

Très peu de gens en avaient le numéro. Il décrocha fébrilement.

- Denis ? C'est Gladys.

Bien entendu il reconnaissait cette voix suave et caressante.

- Je suis désolé Denis je n'ai pas pu vous appeler avant car j'ai dû m'absenter. J'ai été rappelé en urgence à Londres à la Chambre des Lords, vous vous rappelez que j'y occupe un poste à responsabilité ?
- Mais certainement Gladys, j'en ai profité pour visiter la région.
- Justement Denis en parlant de région je souhaiterais vous proposer quelque chose, pouvons-nous nous voir.
- Quand ? maintenant ?
- Oui dans une petite heure, si vous êtes disponible, nous pourrions dîner ensemble et ainsi je vous ferai part de mon idée.

Retrouvons-nous au Tolbooth Seafood sur le vieux port. Vous aimez les fruits de mer ?

- J'en raffole. Ok dans une heure là-bas.

Il raccrocha et fonça dans sa chambre. Dans le dressing, Il choisit un blazer Giorgio Armani de cachemire bronze qu'il coordonna avec un pantalon de flanelle vert anglais, une chemise Dior à petits carreaux Camel, col ouvert, et des chaussures richelieu miel lui donnaient fière allure. Un coup de peigne, un regard dans la glace, une aspersion de Polo vert Ralph Lauren et Denis se sentit en état d'approcher toutes les stars du tapis rouge de Cannes.

*

Il était attablé depuis une petite dizaine de minutes et attendait la carafe de Pimm's qu'il avait commandé

Il l'avait demandé à l'ancienne c'est à dire avec les ingrédients adéquats, pomme, citron, concombre fraise, et feuille de menthe. Il ne doutait pas que Gladys apprécierait l'attention.

Elle franchit la porte du restaurant accueilli par un serveur empressé et tous les regards se tournèrent vers elle.

Elle arborait une minijupe plissée rouge à larges carreaux noirs qui n'était pas sans rappeler les tartans des clans locaux. Deux rangés parallèles de 3 boutons dorés soulignaient la taille haute dans laquelle était enfoncé un corsage noir dont les deux volants superposés dénudaient artistiquement ses épaules.

Un bonnet de laine blanche tentait de discipliner ses cheveux gentiment récalcitrants et des talons aiguilles Louboutin mettaient en valeur ses longues jambes de façon qui n'en finissaient pas de se perdre sous la jupe.

Denis ravalait sa salive, il était subjugué, et continuait à se demander comment une aussi belle créature pouvait s'intéresser à lui.

Elle déposa gentiment un baiser sur sa joue, Il se leva et s'empressa de lui tirer la chaise.

*

Ils terminaient leur gigantesque plateau de fruits de mer dont la consommation les avait quelque peu empêché d'aborder une conversation de fond.

- Vois-tu Denis, il se trouve que j'ai quelques jours de repos alors je te propose de jouer les guides touristiques et de te faire visiter les Highlands. Qu'en penses-tu ?

Denis qui ne s'attendait pas à cette proposition mit quelques secondes avant de réagir. Dieu soit loué, passer quelques jours avec cette femme pour laquelle il sentait bien qu'il avait le coup de foudre. Pourtant il ne le souhaitait pas, mais pouvait-il lutter contre cette attirance, contre ses sentiments, c'était dans son inconscient.

Il repensait à ce que disait Alfred de Musset : » *La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve. Et vous aurez vécu si vous avez aimé* ». En ce moment il se sentait vivre plus que jamais.

*

Le lendemain à 9h00 Gladys était dans la salle de petit déjeuner et devant un thé accompagné de toasts dorés et de marmelade, elle attendait Denis.

Ce dernier avait passé une nuit en pointillé pensant presque sans discontinuer à cette sublime créature qu'il n'arrivait pas s'enlever de l'esprit.

Il la rejoignit en s'excusant du retard et s'enquit du programme de la journée.

La veille Gladys lui avait dit qu'elle l'emmenait une semaine dans les Highlands, mais sans lui dévoiler, ni l'itinéraire ni le programme.

Il est vrai que compte tenu de la béatitude dans laquelle il baignait, il n'avait pas cherché à en savoir plus, lui faisant confiance. Après tout elle était écossaise, pas lui.

Toutefois, ils étaient convenus qu'ils prendraient le cab de Denis, la Mini-Cooper de Gladys étant moins spacieuse pour ce genre de randonnée.

Ils avaient décidé de commencer par Edimbourg, mais Denis avait insisté pour que ce fut d'abord

Rosslyn. Il est vrai que cette chapelle n'était qu'à une encablure de Dunedin.



Ils arrivèrent vers quinze heures à Rosslyn situé à une dizaine de kilomètre d'Edimbourg. C'était une charmante petite bourgade nichée au milieu des champs et des collines dans laquelle se situait la fameuse chapelle. Gladys lui fit remarquer que le cimetière et le château méritaient aussi une visite. Aurions-nous le temps ?

Le château et la lande ambiante étaient parait-il hanté par un chevalier vêtu de noir aperçu à

plusieurs occasions. Mais le fantôme le plus connu là-bas était celui d'un énorme chien de guerre qui aurait été tué par un chevalier écossais lors d'une bataille pendant la guerre d'indépendance au début du XIVème siècle. La légende raconte que le chien pouvait encore être vu et entendu lors des journées moroses et tempétueuses où la brume envahissait la vallée. Denis pensait au chien des Baskerville du célèbre roman de Sir Arthur Conan Doyle.

Rosslyn était l'ancienne orthographe du village, qui tirait son étymologie du gaélique. Elle avait été dessinée par William Sinclair et appartenait toujours au clan du même nom.

En arrivant devant la chapelle Gladys arrêta Denis. Denis avant que de pénétrer dans cette chapelle il faut que je te parle de cette célèbre famille d'origine normande liée à des ancêtres scandinaves.

La première pierre de Rosslyn fut posée le jour de la Saint-Matthieu en 1446. Je te précise que l'un des Saint Clair était présent lors de la chute de Jérusalem en 1099, et le lien de cette famille avec les Templiers est avéré.

Tu verras d'ailleurs que dans la chapelle une sculpture où deux cavaliers chevauchent le même cheval, tu sais que c'est une image bien connue des Templiers. Mais il est encore plus surprenant de voir que l'un d'entre eux est une femme, celle que le Chevalier Saint Clair escorta afin qu'elle épouse le roi d'Écosse. En récompense, il devint le porteur de la Coupe de la Reine... une fonction qui le relia directement à la Quête du Graal.

Ensuite il fut fait « *Chevalier de la Coquille et de la Toison d'Or* ». La coquille pour St Jacques de Compostelle car certains pèlerins déposaient à Rosslyn leur coquille après leur voyage, et la Toison d'Or pour l'Ordre ésotérique créé par les ducs de Bourgogne alors alliés de l'Angleterre.

William est décrit comme le protecteur des ouvrages d'art et Grand Maître Héréditaire des Maçons. Le blason de la famille traduit encore ce caractère initiatique : un phénix sur son bûcher, avec le message : « *Renait plus glorieux encore* », un aigle portant les mots : « *Apprécie le soleil sous une lumière pure.* » La construction dura 38 ans. Sir William dirigea personnellement l'ouvrage puis

son fils suivit ses instructions ; des maçons affluèrent de toute l'Europe

Denis était stupéfait des connaissances de Gladys quant à l'histoire de cette chapelle et lorsqu'il s'en ouvrit à elle, elle lui fit savoir que ses études l'avaient conduite à passer une licence d'histoire de l'art et qu'elle avait ensuite continué par un master.

Elle aurait pu prétendre à un emploi de Directrice de musée, cheffe de projets culturels, archéologue voire même antiquaire, mais sous l'influence de son cher papa elle s'était retrouvée à la Chambre des Lords, avec un poste certes rémunérateur, mais relativement soporifique.

Heureusement il lui laissait beaucoup de temps libre ce qui lui permettait de s'évader et de donner quelques conférences qui satisfaisaient ainsi sa passion.

Denis n'en revenait pas, non seulement cette femme était d'une beauté à couper le souffle, mais elle possédait aussi une culture à faire rougir de honte un Enarque.

- Denis, regarde bien Denis, regarde autour de toi, tu sais que depuis toujours les architectes ont glissé des messages cachés dans leurs édifices et bien Rosslyn n'échappe pas à la règle. Elle foisonne de références cachées et codées qui fascinent les visiteurs depuis des siècles. L'une des principales curiosités de cette chapelle est le pilier de l'Apprenti, qui forme une magnifique hélice sculptée. Tu le vois.



- Certains pensent que ce pilier et son pendant, le pilier du Maître, représentent Boaz et Jachin, les piliers qui ornaient l'entrée du premier temple de Jérusalem.

Sur l'architrave qui relie les deux piliers, on peut lire l'inscription latine « *Forte est vinum fortior est rex fortiores sunt mulieres super omnia vincit veritas* », c'est-à-dire : « *le vin est fort, le roi est plus fort, les femmes encore plus fortes, mais c'est la vérité qui domine tout.* » Cette citation provient du troisième chapitre du livre d'Esdras, un livre apocryphe de la Bible.

- Alors Denis, oublie les histoires de Graal, de templiers et autres sornettes car la découverte de Stuart Mitchell va bien plus loin : la vérité est ailleurs comme il se doit.

En 2005, le compositeur écossais Stuart Mitchell a réussi à élucider une série complexe de codes cachés dans 213 cubes du plafond de la chapelle. Après avoir réfléchi au problème pendant 20 ans, Mitchell a découvert que les motifs des cubes formaient une partition de musique écrite pour 13

musiciens du Moyen Âge. Ces sons inhabituels auraient eu une signification spirituelle pour les constructeurs de la chapelle.

La clé du déchiffrement est apparue lorsqu'il a découvert que des pierres situées au pied de chacun des 12 piliers de la chapelle formaient une cadence (les trois accords finaux d'un morceau de musique) dont il n'existait que trois variantes connues ou jouées au XVe siècle. En octobre 2005, il déclarait dans le journal *The Scotsman* : « *c'est un morceau en trois temps qui ressemble à une chanson d'enfant. Il est écrit en plain-chant, une forme de composition courante à l'époque. Dans les années 1400, il n'y avait pas vraiment d'indications concernant le tempo, donc j'ai choisi de le jouer en six minutes et demie. Mais avec un tempo différent, on pourrait très bien le faire durer sur huit minutes.* »

C'est la chapelle elle-même qui fournit les instructions concernant les musiciens qui doivent interpréter ce morceau : au sommet de chaque pilier est sculpté un musicien jouant d'un instrument médiéval différent cornemuses, pipeaux, trompette, orgue à bouche médiévale, guitare ou un chanteur.

Mitchell a intitulé ce morceau « *The Rosslyn Motet* ».

Rosslyn est un haut lieu d'ésotérisme musical.

Les gravures inscrites dans les cubes sont les clefs (au sens musical) pour interpréter le morceau de musique qui devait signifier plus qu'une chanson à boire car Rosslyn fait partie des lieux consacrés à l'Apocalypse qui comme tu le sais signifie révélation.

Et en effet nous avons affaire à une superbe révélation qu'il convient d'aborder avec des yeux neufs débarrassés du fatras des projections et surinterprétations qui ont été faites jusqu'à présent produisant l'effet inverse qui est d'occulter et non de voir !



- Tu vois Denis cette chapelle est un hymne à la pierre et à la sagesse. Je crois me souvenir que tu m'avais dit que ta devise sur ta makhila était : « lapis ex sapientia » eh bien voilà nous y sommes et sans le savoir avec cet apophtegme « *la sagesse est dans la pierre* » tu as touché du doigt l'explication d'un mystère.

Celui du Christ, du Christ et de sa mission : nourrir l'homme de la sagesse.

Je te rappelle ce que disait Héraclite "*La sagesse est une seule chose. Elle consiste à connaître la pensée par laquelle toutes choses sont dirigées par toutes choses*"

« *Je me tiendrai devant toi sur le rocher d'Horeb ; tu frapperas le rocher, et il en sortira de l'eau et le peuple boira* » (Exode 17.6).

Ce rocher, frappé, fissuré, est un symbole de la personne du Messie. Commentant ce récit, l'apôtre Paul l'explique ainsi : « *Ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher était Christ (1*

Corinthiens 10.4). » Jésus a la force et la solidité du roc, mais de lui coule une eau qui étanche toutes nos soifs. C'est ce qu'il va rappeler à la Samaritaine :

« Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau... (Jean 4.14). » C'est ici que le défi d'être des pierres vivantes, d'où jaillit l'eau de la vie, nous est lancé.

Comme Christ a été un rocher abreuvant le peuple dans le désert, l'homme encore aujourd'hui peut être désaltéré au milieu de son désert, de ses déceptions, de ses deuils ou séparations. L'eau de la vie coule toujours et encore pour satisfaire sa soif de paix, d'amour, d'espérance.

Ayant été abreuvé, il peut ensuite devenir à son tour une pierre vivante qui abreuve la multitude qui l'entoure. Ce rocher pourrait dire à chacun :

« Vous êtes des pierres vivantes, au milieu d'un monde spirituellement désertique et chaotique, mais par la puissance de la croix agissant en

vous, je veux faire de vous des sources bénies, où les désespérés pourront être désaltérés. »

Devant tant de connaissance, Denis était suffoqué, interloqué par la surprise, il avait le souffle coupé par l'émotion.

Il allait lui falloir repenser à tout cela, analyser, essayer de comprendre, il n'avait pas fait d'études supérieures et se sentait tout petit en face des connaissances de Gladys.

Pourtant elle avait essayé d'être pédagogue, mais il arrive que des lacunes soient dures à combler. Il n'osa plus rien dire en suivant la visite menée par sa charmante égérie.

Il voyait des tonnes et des tonnes de pierres. Attention, pas n'importe quelles pierres ! La quasi-totalité de la surface de la chapelle était recouverte de pierres sculptées relatant des histoires bibliques, prônant des messages bienséants ou célébrant la nature. C'est ce qui l'intriguait le plus : le mélange des genres. Les sculptures à l'effigie de toutes les figures bibliques possibles et

inimaginables côtoyant celles dépeignant des figures païennes.

En vrac, on trouvait des sculptures des sept péchés capitaux ou des sept vertus, des Green Men, des anges déchus ou pas, du maïs ou des dragons... C'était assez fascinant de découvrir une par une les pierres et leur histoire.

Parce que des histoires, cette chapelle en était bourrée. C'est à croire que chaque pierre avait sa propre anecdote. Elles étaient toutes plus fascinantes les unes que les autres et c'était un plaisir de s'y balader. D'autant plus que Gladys prenait plaisir à agrémenter ses commentaires de détails les plus croustillants et insistait sur les curiosités et les légendes.

Ainsi, comment expliquer les sculptures de maïs présentes dans la chapelle ? Le maïs, une plante américaine, a été découvert, comme l'Amérique, en 1492. Et pourtant la chapelle fut construite 50 ans auparavant. Des chevaliers y auraient-ils mis les pieds avant Christophe Colomb ? Ou les extra-terrestres ont-ils dessinés tellement de cercles

mystiques dans les champs écossais qu'ils ont fait disparaître tout le maïs ?

La chapelle de Rosslyn était-elle un lieu de réunion secrète des Francs-maçons ? Ou les Templiers y étaient-ils venus pour planifier leur prochaine expédition ? Autant de théories qui étaient alimentées par les gravures et les symboles disséminés dans la chapelle.

Denis se sentait bien incapable d'effleurer quelques théories que ce soit concernant ces petits mystères.

Et pourtant Dan Brown dans son roman à succès mondial « The Da Vinci Code » avait situé le dénouement de l'histoire dans la Chapelle Rosslyn.

Denis ne se sentit pas le courage de conduire pour rentrer et Gladys consciente de l'effet produit par cette visite respectait son silence, il paraissait groggy.

En rejoignant leur chambre, dans le hall de l'hôtel ils se promirent de se retrouver au bar pour l'apéritif.

*

Edimbourg, capitale de l'Ecosse. Il y était.

Denis dans son petit appartement de Montreuil, du temps qu'il était pauvre avait énormément fantasmé sur cette cité. Il avait acheté et compulsé des tas de bouquins, et était persuadé sans même y avoir mis les pieds être incollable sur le sujet. Cette fois Gladys ne lui en remontrerait pas.

Ce qu'il ne savait pas c'est que cette dernière allait lui faire découvrir un Edimbourg insolite, pas celui qu'on lit dans les bouquins, non l'Edimbourg des « *Ghosts* », des fantômes, des revenants, des spectres.

Gladys l'avait laissé seul, prétextant une visite familiale chez un cousin. La prudence étant la mère de la sureté Denis était attablé devant un plat de macaroni au fromage au « Mitre Bar ».

Ce pub était situé dans la « higt street », rue principale la plus longue et la plus large de la vieille ville. Cette rue donnait l'impression d'un lieu clos entre les hauts murs des bâtiments qui la bordaient et le peu d'espace entre eux. Il n'y a pas si longtemps qu'elle devait être fréquentée par les

coupe-jarrets de toutes sortes et il ne devait pas faire bon s'y attarder à la nuit tombée.

Denis n'oubliait pas que l'Ecosse était la patrie des fantômes et autres revenants en tous genres, qui avaient d'ailleurs motivé la création en 1882 de la très sérieuse et digne « *Society for psychical research* » dont l'objectif était d'étudier les phénomènes de télépathie, mesmérisme, clairvoyance, apparition de fantômes et autres poltergeists. Ce qui lui permit en 1886 d'éditer un double volume intitulé « *Les hallucinations télépathiques* » avec quelques 700 cas recensés, ouvrage qui fait encore référence de nos jours.

Gladys revenue de sa visite protocolaire lui annonça qu'ils allaient passer trois jours à Edimbourg chez ce fameux cousin qui paraît-il, était ravi de les recevoir.

*

Il les reçut avec forces salamalecs et obséquiosités. Denis lui trouva un air moyen-oriental, peut-être libanais, en tout état de cause loin du stéréotype de l'Écossais de souche qu'il s'attendait à trouver. Son amabilité huileuse et levantine lui paraissait quelque peu déplacée dans le contexte.

De plus lorsqu'il apprit que ce cousin ne nommait Jalal il n'eut plus de doute quant à ses origines et se demandât quel pouvait être le véritable lien de parenté qui le liait à Gladys.

N'osant pas paraître discourtois il décida de ne pas s'informer plus activement.

*

Ces trois jours avaient été merveilleux, sous la houlette de Gladys. Elle s'était révélée être une guide non seulement très cultivée, mais aussi charmante, enjouée, amicale et sans contrainte avec lui. Il avait même noté quelques petites familiarités qui l'enchantaient.

Ils avaient commencé par le Château d'Edimbourg qui dominait la ville depuis le Royal Mile, une succession de rues formant l'artère principale du vieux centre-ville. Imposant, ses murailles de granites renfermaient de nombreuses histoires de fantômes, dont celle de ce jeune joueur de cornemuse qui disparut du jour au lendemain et dont on pouvait entendre aujourd'hui les bruits et sons troublant de son âme perdue.

Ou encore celle d'un jeune joueur de tambour sans tête ou celle d'une bande de prisonniers français capturés pendant la guerre de sept Ans, qui apparaissent régulièrement dans le château ou ses environs.

D'autres évènements lugubres se produisent comme quelque chose ou quelqu'un qui attrape et tire vos vêtements. Y a-t-il une explication tangible

dans ces phénomènes ou s'agirait-il d'un signe d'une activité paranormale.

Denis ne le sut jamais car au cours de leur visite, à sa grande déception rien ne se produisit.



En redescendant du château et en se promenant dans le vieux centre-ville, près de Candlemarker Row ils s'arrêtèrent devant la petite statue de Greyfriars Kirkyard le Skye-terrier fantôme connu dans toute la ville, et la tradition aidant ils lui caressèrent le nez pensant comme des

milliers de touristes que cela leur porterait chance.

Il est vrai que ce chien de chasse, très loyal, avait monté la garde sur la tombe de son maître pendant près de 14 ans avant de mourir et d'être enterré. Il paraîtrait que certaines personnes entendent encore ses aboiements en se penchant sur sa tombe

Mais ce cimetière possédait aussi une autre particularité qui remontait au XVI^e siècle. C'était le lieu de repos d'infâmes personnages, mais le plus (horriblement) célèbre d'entre eux restait George Mackenzie, une sorte de scélérat d'antan. Ce lord avait comme mission de punir des centaines de prisonniers qui refusaient de changer de religion. Selon la légende, il serait responsable de plusieurs centaines de morts.



Les locaux pensaient que le fantôme de Mackenzie hantait le cimetière depuis qu'un homme à la rue s'était introduit dans le cimetière la nuit et avait dérangé sa tombe. Dès qu'il avait mis ses mains sur la tombe de Mackenzie, le sol s'était mis à trembler et s'était ouvert sous ses pieds. Le pauvre homme était tombé dans une tombe remplie de victimes de la peste.

Depuis cette nuit-là, d'autres épisodes d'horreur s'étaient produits dans les environs. Une femme avait été retrouvée inconsciente et recouverte de bleus autour du cou. Beaucoup de personnes pensent qu'il s'agissait du Poltergeist de

Mackenzie, qui continuait de semer la terreur, comme il le faisait vivant.

Puis Gladys voulu absolument l’emmener visiter sous le vieux centre-ville le réseau de passages souterrains qui servaient autrefois de maison pour les plus pauvres, ainsi que pour les vagabonds, voleurs et autres personnes indésirables. Profitant de peu ou presque pas de ventilation ses tunnels très sombres n’étaient pas de tout confort et Denis se dit que l’on était loin des technologies modernes nous permettant la lumière, le chauffage, la climatisation et autres confort.

Pendant la visite Gladys le prévint qu’ils pourraient peut-être même rencontrer Annie, le fantôme d’une petite fille qui, selon les dires, se manifestait dans la pénombre et vous attrapait la main dans le noir.

Il y a plusieurs siècles de cela, Annie avait perdu sa poupée. Aujourd’hui, nombre de visiteurs apportaient des poupées, des jouets et même de l’argent pour essayer de la consoler. Chaque année, les dons des visiteurs étaient collectés par la ville qui les reversaient à des associations pour aider les enfants malades.



Ils terminèrent leur périple par la visite et l'histoire du Old Market Square. Cette histoire d'horreur est une bonne leçon à retenir pour les potentiels voleurs. Toute personne prise la main dans le sac en train de voler sur l'ancien marché d'Édimbourg était amenée dans les étables les plus proches. Les gens leur clouaient l'oreille contre un mur en bois. Les voleurs devaient alors s'arracher l'oreille pour pouvoir s'extirper,

ce qui laissait une marque à vie, preuve qu'ils n'étaient pas dignes de confiance.

Denis se dit que l'on ferait bien d'en faire autant avec les dealers « *petits anges* » de la Courneuve et autres banlieues accueillantes du pourtour parisien.

Dans le courant de la troisième journée et afin de se remettre de ses émotions Gladys annonça à Denis qu'ils devaient aller au Dean Village. Niché au creux d'une petite vallée verdoyante. Dean Village était le trésor caché d'Edimbourg.

Avec ses ruelles pavées, ses maisons, en pierres et son ruisseau sinueux, ce quartier était une oasis de tranquillité paisible qui invitait à la flânerie. Denis se dit qu'il avait bien besoin de retrouver un peu de sérénité après les répulsions et parfois même le dégoût que lui avait inspiré certaines légendes.

Avant de rentrer, ils firent un petit détour d'une dizaine de kilomètre pour Leith. Port animé et lieu de résidence de nombreux artistes branchés et habitants de longue date. The shore était

parsemé de pubs traditionnels et de brasseries de poissons et fruits de mer qui commençaient à faire regretter à Denis l'obligation chez Jalal qui les attendait pour un dernier dîner d'au revoir.

Un salut au Britannia l'ancien palace flottant de la reine d'Elisabeth, et retour vers Édimbourg.



Jalal les attendait en compagnie d'un homme qui semblait être son secrétaire, majordome, cuisinier, chauffeur, et depuis deux jours que Denis les côtoyait, il se demandait s'il n'avait pas un autre rôle, plus familier.

Toujours est-il que ce duo Jalal-Teddy ne lui revenait pas, ne lui inspirait pas confiance. Il lui était impossible de s'en expliquer la raison mais c'était intuitif, il se sentait mal à l'aise en leur présence. Bien entendu il n'en avait pas parler à Gladys qui elle au contraire ne tarissait pas d'éloge sur ce cousin.

*

Ce matin Gladys lui avait fait savoir qu'ils iraient à Saint Andrews.

Bien entendu Denis qui ne s'intéressait pas au Golf n'avait jamais entendu parler de cette bourgade d'environ 15 000 habitants

Dans la voiture elle lui expliqua que la ville qui se situait sur la mer du Nord entre Edimbourg et Dundee était l'ancienne capitale religieuse d'Ecosse.

Mais qu'elle était surtout célèbre pour ces cinq magnifiques terrains de golf dont le Royal and Ancient Golf Club fondé en 1754 qui possédait l'autorité législative sur le monde du golf. Il devait aussi sa célébrité en recevant l'Old Course, l'open Britannique tous les cinq ans.

Elle lui annonça qu'ils visiteraient aussi le musée du golf qui retraçait l'histoire du matériel et de la technique de ce sport au travers d'objets parfois très anciens.



Enfin avec des trémolos dans la voix elle lui fit savoir que c'était à son Université, l'une des plus anciennes et des plus prestigieuses du Royaume-Uni que Kate Middleton et le Prince William s'étaient rencontrés. Denis qui n'était pas un fervent lecteur de « Galla » ne se senti pas particulièrement touché par cette information qui pourtant avait l'air capitale pour Gladys. Qu'à cela ne tienne il acceptait de sacrifier au culte de la belle Kate.



*

Depuis le temps qu'il en entendait parler Denis était impatient de visiter ce fameux Loch Ness. Peut-être espérait-il apercevoir Nessie le monstre, cette créature mythique dont l'existence suscitait de nombreuses théories et controverses depuis des décennies.

En 1934 Robert Kenneth Wilson se promenait avec un ami, et ils disaient avoir assisté à l'émergence des flots, d'une créature qui leur semblaient-il ressemblait à un gigantesque dinosaure.

Wilson était un homme sérieux, médecin vétérinaire, décoré de la première guerre mondiale. Il avait même eu le temps de prendre une photo qui avait fait le tour du monde. Et si des années plus tard le médecin et son ami avaient avoué que c'était un faux, la légende était née.

Il faut dire que la première mention d'un monstre dans le lac remontait à 565, année au cours de laquelle le missionnaire Irlandais Saint Columba serait tombé nez à nez avec une créature géante qui aurait d'ailleurs attaqué deux de ces compagnons.

Toujours est-il que même si ce n'était pas un dinosaure, plusieurs théories étaient encore avancées. Celle d'un reptile marin préhistorique, d'un poisson-chat géant, ou une anguille géante. Après tout, si les légendes existent c'est surtout pour ceux qui y croient.

Vers dix heures Gladys et Denis avaient quitté le Conon Hôtel à Dingwall en direction du Loch Ness (Ecosse). Et l'avaient longé sur sa rive Est.

Cette rive est certainement la plus jolie. Les eaux paisibles du Loch s'étendaient à perte de vue, reflétant ce jour-là un magnifique ciel bleu.

Ils effectuèrent plusieurs arrêts sur les berges, entre Dores et Whitefield. Les plages, recouvertes de galets polis par les eaux du loch offraient un charme unique. C'est à la fois paisible et un peu mystérieux.

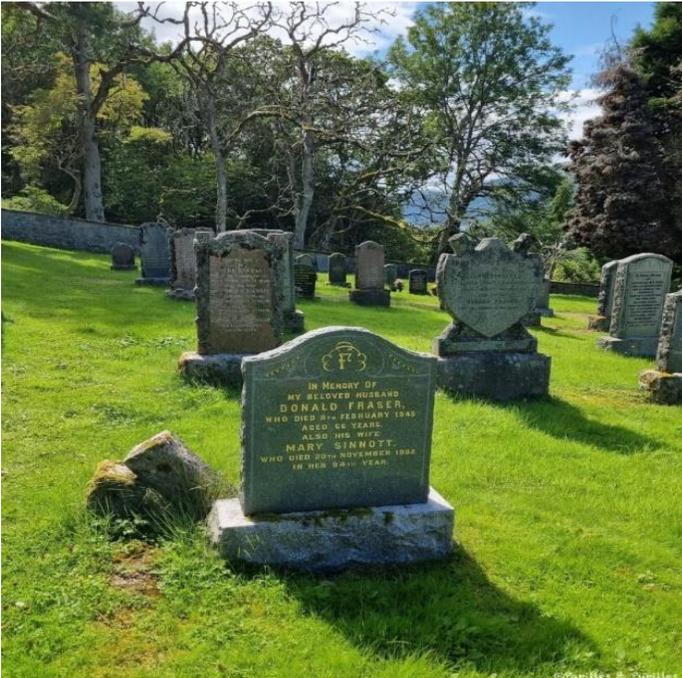
Denis se sentait l'âme romantique et ne pouvait s'empêcher d'avoir l'envie de prendre Gladys par la main, ce qu'il n'osait faire. A chaque arrêt ils

cherchaient Nessie, mais l'animal facétieux refusait obstinément de se montrer bien sûr.

Ils continuèrent par la route qui longe le lac et qui s'avéra être particulièrement calme. Il n'y avait pas grand monde ce qui n'était pas plus mal compte tenu de l'étroitesse de la chaussée qui rendait les croisements assez pénibles. Denis se dit qu'en pleine saison touristique ce devait être l'enfer



Ils continuèrent leur route vers l'extrémité sud du Loch Ness et s'arrêtèrent au cimetière de Boleskine qui surplombait le lac. C'était la dernière demeure des membres du Clan Fraser qui illustre la saga Outlander. En cherchant bien ils trouvèrent la tombe de Donald Fraser, datée de 1730. Sur celle-ci ils virent trois petits trous. La légende raconte que c'était les impacts creusés par des coups de mousquet en 1746, juste après la bataille de Culloden .



En traversant la route, ils purent observer les ruines de la *Boleskine House* dont l'un des propriétaires fût Jimmy Page, le guitariste du groupe de rock « Led Zeppelin »

Midi arrivait et ils s'arrêtèrent aux chutes de Foyers pour déjeuner sur le pouce au Waterfall cafe

Il y a pas mal d'escaliers pour descendre jusqu'à la cascade et ce jour-là, le jeu n'en valait pas la chandelle. Elle était presque à sec et ne laissait passer qu'un mince filet d'eau.

Décevant. Pourtant quand il y a de l'eau ce devait être magnifique. Y aurait-il moins d'eau qu'avant. Le changement climatique toucherait-il aussi l'Ecosse ?

En arrivant à l'extrémité sud du Loch où se situait la ville de Fort Augustus se trouvait l'une des principales attractions du lieu. Le système d'écluses, il était situé en plein centre-ville. Il était absolument génial et faisait partie du Canal Calédonien, une voie navigable historique reliant la mer du Nord à l'océan Atlantique. Cette merveille d'ingénierie, conçue au début du XIXe siècle par

Thomas Telford, comportait une série de cinq écluses qui permettent aux bateaux de franchir un dénivelé de 19 mètres.



Ecluses – Fort Augustus

Ils passèrent un bon moment à observer le fonctionnement complexe de cet ouvrage d'art. L'eau y était contrôlée et régulée, ceci afin de permettre aux bateaux de monter ou descendre en toute sécurité. Fascinant !

Denis trouva la rive ouest du Loch Ness moins bucolique que la rive Est. Mais toutefois ils photographièrent et visitèrent plusieurs sites :



Urquhart Castel occupait une position stratégique sur les rives du Loch Ness, il avait joué un rôle important dans les conflits et les batailles qui avaient marqué l'histoire du pays. Les ruines majestueuses témoignaient des différentes époques et des changements architecturaux traversés par le château au fil du temps. Le site se visitait mais ils arrivèrent trop tard, c'était fermé.

Ils se contentèrent de prendre des photos, tout en cherchant encore, en arrière-plan, la présence du célèbre monstre qu'ils n'aperçurent toujours pas

Après avoir posé leurs valises au Lock Chambers hôtel, ils s'éloignèrent un peu du lac pour se rendre au Corrimony chambered Cairn à une quinzaine de kilomètres. Il s'agissait d'un monument préhistorique remarquable construit il y a 4 000 à 5 000 ans. Le cairn était situé dans un cadre pittoresque, très champêtre.



Un endroit un peu mystérieux où ils auraient bien chuchoté trois fois « Bloody Mary, Bloody Mary, Bloody Mary » pour voir s’il se passait quelque chose

Mary la sanguinaire, surnom donné à Marie Tudor, reine d’Angleterre de 1553 à 1558 restée célèbre

pour les massacres qu'elle commandita contre les anglicans

Heureusement que Fernand Petiot barman du Harrys' bar rue Daunou à Paris réhabilita ce nom en la donnant à un cocktail qu'il inventa en l'honneur du comédien américain Boy Barton

Ernest Hemingway en était aussi un grand consommateur car il pensait que le jus de tomate cacherait son haleine éthyliée afin de passer incognito en face de sa femme qu'il avait d'ailleurs surnommé Bloody Mary.

Quant à notre dandy et figure nationale Gainsbourg, il avait créé sa propre recette à son image. Un truc à réveiller un mort.

*

Gladys conduisait avec une certaine souplesse et ils rejoignirent North Lock Lomond en passant par Perth ou ils s'arrêtèrent pour déjeuner.

Ils arrivèrent à l'auberge « Drovers Inn » vers dix-sept heures.

Avant de pénétrer dans l'auberge Gladys le prévint que cette dernière était hantée.



De par ses lectures Denis connaissait les contes mystérieux des lochs brumeux, les châteaux intrigants, les montagnes sauvages et les vieilles auberges aux murs chargés de légendes

Des romanciers, des dessinateurs ou des scénaristes s'étaient servis de tous ces éléments

uniques qui forgent le caractère mystérieux de l'Ecosse pour enraciner cette mythologie dans la culture populaire et faire de l'Ecosse le pays des fantômes !

A la réception, la gérante habillée en tenue traditionnelle leur donna les clefs de leurs chambres. Ils gravirent les étages le long d'étroits couloirs sur les murs desquelles étaient clouées de vieilles peintures craquelées. Au deuxième étage de la partie hôtel de l'établissement, ils étaient arrivés.

La chambre de Denis portait le nom de *Glen Falloch*. Propre, refaite à neuf il y a peu avec une belle moquette en tartan, seule la vieille fenêtre ajourée lui rappelait qu'il se trouvait dans une ancienne bâtisse. En tout cas rien ne laissait présager qu'il pourrait passer une mauvaise nuit dans l'auberge la plus hantée d'Ecosse.

Après avoir déballé ses affaires et pris une douche, il descendit rejoindre Gladys à la partie pub du Drovers Inn qui se trouvait au rez-de-chaussée.

Murs de pierres sombres, comptoir en bois, feu de cheminée dont la douce odeur imprégnait la salle, bouteille de whisky en guise de bougeoir et personnel en kilt et chaussettes hautes qui slalomait entre les tables en bois.

Gladys s'était mise en tête de vouloir lui faire goûter le fameux Haggis, plat typique écossais dont Jacques Bodoin, célèbre chansonnier parisien qui eut son heure de gloire dans les années 60/70 prétendait qu'il en avait goûté une fois en pensant que c'était de la merde, et qu'après réflexion il avait regretté que ça n'en fut pas.

Il n'osait refuser ce petit plaisir à Gladys qui souriait benoîtement en lui affirmant que seul un whisky blanc c'est-à-dire non boisé, comme une eau de vie, avait le devoir d'accompagner ce monument de la gastronomie écossaise.

Denis regrettait son plateau de fruits de mer de la veille, mais remballant ses doutes, il décida de vivre, ou plutôt de manger dangereusement.

L'atmosphère était parfaite et le service très agréable. La clientèle, locale ou de passage, ne se

trompait pas sur la qualité du lieu et la salle ne désemplissait pas.

Par contre il ne vit personne d'autre que lui devant le fameux Haggis. Peut-être ces gens étaient-ils avertis des dégâts que cette espèce de tourte rappelant la couleur, la forme et la texture de la bouse de vache mal odorante pouvaient occasionner.

Enfin terminé la punition Denis pensait pouvoir s'accorder un repos gustatif bien mérité, mais que nenni ! La belle avait commandé deux « jelly » à couches multiples superposées du plus bel effet créant un camaïeu de couleur rouge, vert, orangé et même de bleu.

Denis invoqua Vergé, Bocuse, Troisgros et les autres les suppliant de ne pas le laissez dans la douleur, rien n'y fit. Il dût se résoudre à faire semblant d'ingurgiter le fameux « jelly » constitué de gélatine, pectine et autres colorants.

Et elle, elle rayonnait, se pouléchant les babines de cette mixture qui aurait fait se retourner n'importe quel écolo dans sa tombe.

C'en était trop et Denis rendit les armes prétendant hypocritement qu'après ce prodigieux Haggis il ne lui restait plus de place pour quoi que ce soit. Si ce n'est que pour faire passer le pensum il avait un peu forcé sur le Single malt Saint Pierre blanc non boisé.

Ils finirent au bar devant une Armageddon, considérée comme la bière la plus forte du monde. Il est vrai que Armageddon a un rapport avec l'apocalypse.

Denis était quelque peu surpris de la quantité d'alcool que les écossais et même les femmes étaient capables d'ingurgiter sans pour cela paraître le moins du monde indisposés.

C'est donc en louvoyant qu'il raccompagna Gladys devant la porte de sa chambre où l'attendait une dernière surprise.

En effet sur celle-ci apparaissait une plaque émaillée sur laquelle était écrit : « *The Haunted room* », ce qui signifiât la Chambre hantée



Quelques poils se dressent sur ses bras....

Gladys qui semblait bien connaître l'auberge lui expliqua que : de nombreux invités qui avaient dormi dans la chambre 6 avaient été réveillés la nuit après avoir senti un petit corps glacé et humide à côté d'eux dans le lit....

Et lui raconta cette légende : Une jeune fille au début du 19ème siècle jouait avec sa poupée près

de la rivière Falloch qui se trouve juste derrière le Drovers Inn.

La poupée de la jeune fille tomba à l'eau. Malheureusement la veille des pluies torrentielles avaient fait gonfler la rivière d'habitude peu profonde et, en voulant récupérer sa poupée, la jeune fille fut emportée par les courants et disparut dans les eaux glacées. Une équipe de recherche composée de sa famille, d'agriculteurs locaux et de passeurs de bétail l'avait finalement retrouvée juste en aval du cours d'eau, mais il était trop tard pour la sauver.

Ils portèrent son corps sans vie au Drovers Inn et la déposèrent sur le lit de la chambre 6. Elle resta là pendant que sa famille en deuil préparait le lieu de sépulture dans le cimetière voisin.

Depuis cette histoire, certains invités qui avaient dormi dans la chambre 6, avaient été réveillés la nuit par le fantôme de la poupée cherchant désespérément après sa propriétaire.

Ils entrèrent dans la chambre et confortablement assis dans des fauteuils « Vistoria » capitonnés de cuir, Glagys continua à lui raconter d'autres histoires liées au Drovers Inn dont celle de George, un ancien habitué dont les cendres avaient longtemps été gardées près de la cheminée du pub, et celle d'un passeur de bétail qui avait été assassiné dans les années 1750 et dont le fantôme vagabondait dans l'auberge tard dans la nuit en hurlant de douleur.

Elle lui expliqua aussi que des invités avaient déjà vu apparaître aux pieds de leur lit pendant leur nuit au Drovers Inn une famille entière dont le petit garçon s'agitait fiévreusement....

Il la quitta vers 22 heures soudain moins sûr de passer une bonne nuit et verrouilla sa porte à double tour de clé derrière lui, au cas où...
Avec la fatigue de la route et la digestion du plat traditionnel d'excréments le sommeil arriva vite

Il ne se passa rien pour Denis cette nuit-là au Drovers Inn. Pas d'apparition, pas de courant d'air inexplicable, pas de bruit étrange, pas de fantôme

venant lui faire une visite nocturne. Rien pour lui prouver que cet endroit était un des plus hantés d'Ecosse.

Il avait juste profité d'une bonne nuit réparatrice dans une auberge qui avait une histoire à raconter et une vraie atmosphère.

A 9h00 Gladys se présenta pour le petit déjeuner et l'interrogea sur sa nuit. Il la rassura en lui affirmant qu'il avait dormi comme un bébé. Lequel petit-déjeuner avant de partir ne leur offrit pas plus d'expérience paranormale.

il affirma ne pas regretter cette nuit au Drovers Inn, loin de là.

Car qu'on croit ou non aux esprits, c'était toujours amusant de jouer à se faire peur et c'était ce que le Drovers Inn proposait avec succès en s'appuyant sur les légendes qui entouraient ce lieu et en faisait un des endroits considérés comme le plus hanté d'Ecosse.

Pour ceux qui recherchaient ce genre d'émotions, le Drovers Inn est le lieu parfait.

Mais il ne fallait pas le limiter à ça, car le Drovers Inn c'était aussi être avéré un excellent pub

typique, très chaleureux et avec un staff impeccable. De plus il offrait la possibilité d'y manger à toute heure, la cuisine étant en activité continue de l'ouverture à la fermeture de l'établissement.

Denis était inquiet, inquiet mais aussi heureux.

Il traversait une période de doutes profonds quant à cette nouvelle relation.

Près de Gladys il se sentait déstabilisé par ses émotions, ses mains devenaient moites, ses jambes avaient tendance à flageoler, son vocabulaire s'appauvissait, il était dans une sorte d'apnée des sentiments.

Il lui semblait qu'il était en train d'éprouver pour elle ce qui est communément appelé « *le coup de foudre* ».

Il n'avait jamais connu cela, même lorsqu'il avait rencontré Françoise l'épouse dont il avait divorcé. Ils s'étaient mariés par convenances, peut-être même aussi un peu par défaut.

Les parents de Françoise étaient relativement âgés, nouvellement retraités et ils avaient pas mal poussé à la roue, leur unique objectif étant de caser

la dernière de leurs quatre filles ce qui leur permettait ainsi de se retirer serein dans un petit village de Hautes Provinces dans lequel ils possédaient une maison de famille.

Le jour de la noce Denis se demandait déjà s'il ne commettait pas une erreur.

Durant son mariage il avait connu trois ou quatre aventures, des collègues de bureau en mal de males dont une qui était carrément nymphomane et dont la réputation de croqueuse de bonhommes n'était plus à faire.

Cette relation avait au moins eu le mérite de lui ouvrir de nouveaux horizons quant à ses prouesses sexuelles.

Malheureusement il n'avait pas pu les mettre en application avec son épouse cette dernière étant pour le moins « *coincée du cul* ».

La lassitude avait envahi son quotidien et aussi certainement celui de Françoise. Ils s'étaient séparés sans heurt, sans rancune, sans pleurs, sans remords.

Ils ne s'étaient jamais revus.

Après cette semaine en compagnie de Gladys, Denis se reprochait de n'avoir pas eu l'énergie, la volonté de lui avouer qu'il se morfondait d'amour pour elle.

Pourtant il savait que pour provoquer l'amour, il fallait le vouloir, le déclencher.

Il se disait qu'il n'avait peut-être pas su identifier le bon endroit et le bon moment. Pourtant ils avaient vécu le mystère de la rencontre.

Et puis comme Casanova l'avait écrit dans « histoire de ma vie » : *Une fille qui, par le peu qu'elle laisse voir à un homme, le fait devenir curieux de voir le reste, a déjà fait trois quarts du chemin qu'il lui faut faire pour le rendre amoureux.* »

Saperlipopette, des clignotants s'étaient allumés, il en était persuadé, alors qu'est-ce qui l'avait bloqué ?

Était-ce son ancien statut de perdant ? D'ancien pauvre ?

Ou bien n'osait-il simplement pas approcher ce joyau dont il pensait ne pas être digne, ne pas avoir les qualités nécessaires à la conquête. Peut-être

que dans son subconscient pensait-il ne pas mériter cette créature.

Il était bloqué, il ne comprenait pas.

De retour à Stonehaven, Gladys l'avait convaincu de quitter le Shorehead guest house pour s'installer Au Bed end Breakfast Ardutie dont elle connaissait la patronne.



Il est vrai que cette maison victorienne avait beaucoup de charme et qu'elle était centrale près de la grande place de la ville. Toutefois il regrettait quelque peu le son des ressacs de la mer qu'il entendait depuis sa chambre du Shorehead Guest House.

Ceci étant, la gentillesse de Lesley l'hôtesse, ses petits déjeuners pantagruéliques et ses gâteaux savoureux lui firent oublier le charme du port.

Et puis, n'aurait-il pas consenti quelques petits sacrifices afin de plaire à sa belle.

Laquelle lui fit savoir qu'elle allait devoir s'absenter à nouveau pour ses occupations sur Londres.

Denis aurait aimé qu'elle lui demanda de l'accompagner, car il pensait qu'il aurait pu visiter la Capitale, mais elle n'en fit rien et il en fut assez déçu, n'osant pas le lui proposer.

*

Cela faisait une semaine que Denis traînait son « spleen » de pub en pub.

Il n'avait plus le goût à rien et sa mélancolie avait même tendance à se transformer en cafard. C'est ça il cafardait.

Il lui venait des pensées négative sur l'homme et sur l'humanité en générale.

IL se disait que l'être humain, merveilleux quant à son système biologique et quantique n'était pas à la hauteur de sa constitution.

Qu'il était son propre prédateur psychologique. Qu'il excellait à gérer l'opprobre, par la jalousie, la convoitise et le non-respect d'autrui par destruction.

Il regrettait le chaos, entre l'état de chair et l'esprit, et constatait que nos pensées n'étaient pas dignes de nos corps. Force était d'admettre que l'évolution nous avait créé en perfection, mais que nos âmes s'étaient dérobées.

Il suffisait de regarder le monde actuel dans lequel l'image était plus importante que le contenu, où la haine remplaçait l'amour, où l'or tuait la pauvreté. L'être humain s'habituaît à devenir déchéance.

Il avait d'autant plus de vague à l'âme qu'il n'avait aucune nouvelle de Gladys, pas un seul coup de téléphone.

L'avait-elle oublié ? Il ne savait plus que penser.

Il n'osait pas quitter Stonehaven car il était persuadé qu'il devait être présent lorsqu'elle reviendrait.

Mais reviendrait-elle ? Après tout il ne savait rien d'elle.

Un hypothétique papa, un vague cousin à Edimbourg.

Un job à Londres sur lequel elle n'avait rien dit.

Plus il réfléchissait, plus il se disait que cette femme était un mystère. En fait il la trouvait énigmatique, il se rendait compte, maintenant qu'elle était absente que pendant ce périple il n'avait rien appris sur elle. Elle gardait ses pensées pour elle, peut-être afin d'éviter d'être vulnérable C'était peut-être la raison pour laquelle il ne s'était pas déclaré, il avait été respectueux de son besoin de distance. Et cette part de mystère ajoutait à la rendre fascinante.

Installé à une table du Waterfront, café-bar qui offrait l'avantage de la vue sur la mer, il sirotait son

traditionnel scotch avant de commander un de ces poncifs de la gastronomie écossaise.

Il était 19h00. Il en était là de ses élucubrations nostalgiques lorsque son smartphone lui annonça Gladys.

Fou de joie il avala la dernière lampée de son whisky de travers et crachota un Allo tremblotant.

- Denis bonsoir c'est Gladys.
- Oui Gladys quel plaisir de te parler. Ou es-tu ?
- Je suis encore à Londres et je reviens demain par le vol qui arrive à 17h35 à Aberdeen.
- J'y serai, parole de scout.

Sans la voir Denis savait que Gladys avait souri à cette petite blague. Il était ravi d'aller l'accueillir à l'aéroport qui ne se trouvait qu'à 25 kilomètres de Stonehaven.

Denis se disait que l'attente était en proportion du bonheur qu'elle préparait. L'attente n'était-elle pas le plus doux des supplices. Il serait donc d'une patience exemplaire.

L'avion se posa à l'heure et lorsque Gladys passa la porte dans le hall d'arrivée, il crut à une

apparition. Elle était d'une beauté surnaturelle, il semblait que le temps n'avait pas d'emprise sur elle. Elle était comme un fruit merveilleux rempli de sève.

Il s'approcha à sa rencontre et elle l'embrassa.

Dans ce baiser Il crut percevoir autre chose que le petit bisou sage et classique et pensa que ce n'était pas exactement de cette façon que l'on s'embrassait entre amis. Il en fut tout émoustillé et eut du mal à trouver des mots de bienvenu.

Il se saisit de sa petite valise cabine et ils se dirigèrent vers la voiture.

*

Cela faisait une dizaine de jours que Gladys était revenue de Londres et ils n'avaient pas arrêté de se promener, cette fois c'était le parcours des distilleries de Whisky.

Gladys avait organisé un road trip de quelques jours. Les dégustations de whiskies aidant, Denis espérait avoir le courage de se déclarer à sa belle.

C'est par la distillerie de Glenkinchie en périphérie d'Edimbourg à environ vingt kilomètres près de la rivière Kinchie qu'ils commencèrent ce road trip. Elle fut fondée entre 1825 et 1833

Cette distillerie est connue pour fournir son distillat aux blended de Johnnie Walker, Buchanam et Dimple mais elle produisait également sa propre gamme de whiskies dont un excellent 12 ans d'âge.

Grâce aux alambics les plus amples du pays, la distillerie parvenait à produire des whiskies au caractère léger et très agréable.

Après le déjeuner ils prirent la direction de Blair Athol à environ 1h30 de route.

Ils arrivèrent au petit village de Blair Athol où ses alentours leur réservaient quelques pépites dont

les chutes de Bruar, une succession de cascades au milieu d'une forêt de sapins, un endroit magnifique peu connu des touristes.

Ils enchaînèrent sur le château de Blair, un incroyable château du XIIIe siècle rempli d'antiquités

Enfin ils terminèrent par la visite de la distillerie véritable objectif de leur venue à Blair Athol. Le cadre était unique et exceptionnel, c'était une petite distillerie à taille humaine avec un personnel chaleureux qui n'hésitait pas à prendre le temps pour expliquer l'ensemble du processus et répondre aux questions des visiteurs.

Ils dégustèrent plusieurs whiskies et repartirent avec leur bouteille remplie directement depuis le fût. La distillerie qui datait de 1789 était une des plus anciennes d'Ecosse et on le présentait dans l'authenticité du lieu.

Après un dîner réconfortant et une nuit au Craigvrack hôtel, ils partirent assez tôt car deux heures de routes les attendaient pour aller à Glenmorangie, objectif du jour.

L'histoire de Glenmorangie est l'accomplissement du rêve d'un fermier et de sa femme en 1843 qui transforma la brasserie Morangie, en activité depuis 1703, en distillerie.

La réputation de la distillerie, située au bord du cours d'eau de Dornoch Firth, est aujourd'hui, plus qu'établie. La distillerie possède les plus hauts alambics d'Écosse, et le whisky possédant le plus de médailles d'or à la compétition internationale des vins et des spiritueux (IWSC).

Après le déjeuner, pas question de trainer, une longue route les attendait jusqu'à Kannakraig d'où ils allaient passer la nuit et ainsi prendre le ferry le lendemain matin pour port Askaig.

De port Askaid ils allaient pouvoir visiter les distilleries de whiskies les plus réputées sur Islay. Cela allait leur prendre deux jours.

Ils commencèrent tout en puissance avec Ardbeg, impossible de passer sur l'île sans faire le tour de cette distillerie mythique qui est réputée pour produire les whiskies les plus puissants d'Islay.

Ils déjeunèrent sur place.

Après Ardbeg, direction chez les voisins, Lagavulin. Tout comme Ardbeg, la distillerie Lagavulin est un grand classique à ne manquer en aucun cas. Les amateurs de whiskies connaissent forcément le célèbre Lagavulin 16 ans d'âge. Reconnu pour être l'un, si ce n'est le meilleur whisky du monde, c'est un mélange entre grande complexité et fort caractère.

Les whiskies produits par la distillerie se voulaient moins intenses que ceux d'Ardbeg pour laisser place à une complexité un peu plus marquée. La distillerie, située au bord de mer, profitait d'un climat propice à la production de whiskies iodés.

La visite de cette distillerie promettait une immersion unique dans un lieu incontournable du whisky.

À 20 minutes de route, au nord de Lagavulin, se situe Bowmore, la première distillerie d'Islay à avoir obtenu une licence officielle en 1779. La particularité de Bowmore est qu'elle utilise toujours des méthodes de fabrication artisanales, d'où leur slogan "*L'art du temps*" : prendre le temps pour

produire un whisky perfectionné aux moindres détails.

Le whisky produit par Bowmore est moins intense que Lagavulin ou Ardbeg mais est réputé pour sa qualité irréprochable. C'est l'un des whiskies les plus prisés par les collectionneurs avec des bouteilles d'exception qui peuvent aller jusqu'à dépasser les 100 000€

La visite de la distillerie permet de découvrir les processus artisanaux de Bowmore : maltage, four, fermentation, distillation et stockage. Ils choisirent plusieurs whiskies à tester dont des bouteilles de collection.

Il était temps de se rendre à la distillerie la plus au Nord de l'île d'Islay, Bunnahabhain. La maison produit des whiskies marins et salés avec une tourbe très légère. Les fûts font face à la mer et profitent de l'air marin qui vient apporter un goût iodé au whisky.

En choisissant la dégustation Warehouse 9, Ils eurent le droit à une visite guidée détaillée en petit groupe avec un guide aux petits soins, et dégustèrent les excellents whiskies de

Bunnahabhain directement au baril en profitant de la superbe vue sur la mer qu'offre la distillerie.

Après avoir terminé la visite, ils retournèrent à Port Askaig pour prendre un ferry en direction de Kennacraig d'où ils rejoignirent Glasgow et Edimbourg avec une soirée et une nuit chez l'incontournable cousin Jalal.

Le lendemain ils rentraient fourbus et l'esprit légèrement brumeux à Stonehaven,

Gladys avait été un guide charmant, enjouée, disponible et très documentée.

De plus elle arborait toujours des vêtements de qualité, très mode et parfois même quelque peu sexy qui émoustillaient Denis

Mais il n'avait toujours pas osé lui déclarer sa flamme et se morfondait, se disant que la vie était bien trop courte pour passer à côté du bonheur, d'autant plus que sexagénaire il entamait certainement le dernier virage avant la dernière ligne droite. Il ne devait plus remettre au lendemain.

Le temps passait et la timidité de Denis vis-à-vis de Gladys ne s'estompait pas.

Il en était à se demander s'il oserait un jour lui dire simplement « je t'aime » lorsqu'un soir au « Troupers bar » devant un Pimm's épicé et fruité elle lui proposa de venir chez eux et de rencontrer son père.

C'est à cet instant précis que Denis comprit enfin que c'était un appel du pied, une sorte de feu vert, et qu'il fit sa déclaration.

Gladys se dit flattée de cet aveu, et en était à se demander si un jour il franchirait le Rubicon. Elle lui avoua qu'elle aussi éprouvait de forts sentiments pour lui.

S'en suivit une soirée particulièrement arrosée qui se termina dans la chambre de Denis.

Les cours de la nymphomane de la société où il travaillait lui revinrent et sa prestation fût lui semblât-il plus qu'honorable.

Il habitait un ravissant petit village à la sortie nord de Stonehaven aux rues sinueuses pavées de pierres et aux maisons à colombages faisant penser à ces cottages plus anglais qu'écossais.

Des petits bijoux architecturaux à l'âme authentique représentant plus qu'un simple hébergement. Ils incarnaient un mode de vie, une tradition, une connexion profonde avec la nature environnante.

Denis pensa que se balader dans les rues de cette bourgade devait être une sorte de voyage à travers le temps et l'espace.

Il comprenait que les matériaux locaux avaient dû jouer un rôle crucial dans la conception et la durabilité de ces habitations au charme intemporel, sorte de gardiens de l'histoire racontant des récits de vie, de dur labeur et de traditions ancrées.

Ces petites maisons incarnaient l'âme et l'authenticité du village ajoutant une dimension chaleureuse à son atmosphère loin des développements modernes.

Elles se dressaient comme des témoins silencieux des changements et des progrès reflétant la persévérance des générations passées pour préserver la beauté de la vie rurale.

Elles ouvraient les portes d'un passé riche en traditions et en souvenirs, permettant ainsi de se connecter à la fois à l'histoire et à la nature environnante.

Celle du père de Gladys était en pierres, certainement le fruit d'une affinité géographique avec ce matériau local. Il s'en dégagait une impression de robustesse, une esthétique et une connexion durable avec le paysage naturel.

Le charme de cette maison était intemporel. Dans un monde en constante évolution, où la modernité s'impose, elle demeurait un repère de tranquillité et d'authenticité. Son toit de chaume et ses murs réconfortaient, rappelant une époque où la simplicité et la beauté naturelle étaient à l'honneur.

Le passé de cette maison était une fenêtre ouverte sur le révolu et un rappel que même dans notre monde moderne, la beauté de la simplicité continue de briller.



*

En pénétrant dans ce cottage Denis eu une impression de plénitude, d'épanouissement bref un bonheur intense l'envahi.

Harold les attendait sur le pas de la porte. C'était un homme grand, mince un peu plus âgé que Denis, et portant beau. Les années n'avaient pas l'air d'avoir eu d'emprise sur lui.

Il était habillé de façon « casual » mais casual chic, comme les anglais savent le faire.

Une crinière blanche, un sourire engageant et des yeux quelques peu malicieux créaient un personnage plaisant sympathique et cordial.

Il s'appuyait sur une canne dont la poignée représentait une tête de serpent, la gueule ouverte, prête à mordre avec des yeux en pierre bleu. C'était par coquetterie car il ne semblait pas en avoir besoin pour marcher.

Ils passèrent l'après-midi à discuter de choses en apparence anodines, mais Denis eut tout de même l'impression qu'il subissait un interrogatoire. Il se prêta au jeu avec malice réussissant à esquiver les questions qu'il jugeait trop inquisitoires.

Et tout se déroula avec la courtoisie et l'élégance typical English.

Après le traditionnel tea de dix-sept heures, Denis pris congé de ses hôtes et rejoignit son Bed and Breakfast guilleret et content de sa prestation.

*

Cala faisait maintenant une dizaine de jours que Denis fréquentait le cottage et côtoyait Harold. Lequel était absolument charmant, mais Denis trouvait qu'il avait du mal à le situer tant sur le plan social que personnel. De plus dans ce domaine Gladys ne lui était d'aucun secours.

Il lui semblait qu'il y avait une sorte d'omerta sur le passé. Enfin sur le passé d'Harold et de Gladys, car à l'inverse le père et la fille n'avaient de cesse de le faire parler de sa famille et de ses antécédents.

C'est d'ailleurs au cours d'une de ces conversations que Denis prit la décision de faire connaître les Hautes-Pyrénées à Gladys. Ainsi il pensa qu'elle en saurait beaucoup plus sur ses racines et peut-être cesseraient-ils avec son cher papa de le soumettre à la question.

Ce qu'il commençait à trouver relativement désagréable.

*

L'avion venait de se poser à Orly. Un temps brumeux les accueillait, un temps d'automne et en France l'automne peut être magnifique à la campagne avec des couleurs très chaudes en camaïeu de jaune, rouge, vert, orange et marron. Cette saison détient les clés de la connaissance à travers la vieillesse et la sagesse.

Par contre dans la capitale le crachin engendrait le spleen avec souvent une sorte de dégoût de toute chose, une forme de mélancolie qui sans cause apparente pouvait aller parfois jusqu'à un mal de vivre.

Denis avait décidé d'être positif et il voulait montrer à Gladys la capitale dans toute sa splendeur.

IL avait décidé de s'octroyer les services d'une voiture de maître qui le conduirait et l'attendrait à disposition dans toutes les situations.

Gérard le chauffeur s'avéra être un guide, un accompagnateur et un organisateur hors pair.

Pendant presque une semaine Denis fit faire la découverte de Paris à Gladys. Tout y passa : La tour Eiffel au restaurant de laquelle ils dînèrent, les

bateaux mouches qui lui permirent encore une fois d'offrir un diner romantique à sa belle.

S'en suivit l'incontournable Arc de Triomphe, Notre Dame de Paris, et bien sûr La Château de Versailles et le Louvre où Gladys pu exprimer son admiration sans restriction pour les œuvres exposés.

Les Girls du LIDO retinrent aussi son admiration et le « canard au sang » de la Tour d'Argent finit de la convaincre que si l'Ecosse avait de nombreux atouts touristiques Paris pouvait se définir comme étant la ville la plus gastronomique du monde.

Depuis ce restaurant la vue panoramique sur Notre Dame de Paris était digne de n'importe quelle carte postale et Denis avait été fier d'étaler ses connaissances sur ce lieu, espérant rivaliser ainsi avec la culture de Gladys dans le domaine des Arts. Il lui avait expliquer que Paris abritait de très ancien restaurant comme « le Procope », fondé en 1686, qui avait connu des clients célèbres comme Voltaire, Diderot, Rousseau ou autre Robespierre, et « La Petite Chaise », ouvert en 1680 sous le règne de Louis XIV.

Mais le plus ancien de ces établissements était justement La Tour d'Argent, fondé en 1582. À cette époque, le souverain n'était autre qu'Henri III, dernier souverain de la maison capétienne de Valois. Il se raconte même que c'est dans cet établissement que le monarque aurait découvert l'usage de la fourchette. En effet, c'est à la table de ce prestigieux restaurant que l'ustensile déjà utilisé dans quelques maisons italiennes fit son apparition en France.

La légende veut aussi qu'au XVII^e siècle, Louis XIV et toute sa cour soient venus y manger depuis le château de Versailles. De son côté, le cardinal de Richelieu aurait aimé y déguster une oie aux pruneaux, tandis que son neveu, le duc de Richelieu, y fit accommoder un bœuf entier de trente façons différentes, d'où le nom de bœuf Richelieu.

Outre l'utilisation de ce nouvel ustensile qui avait fait beaucoup parler, cette humble auberge alors aux portes de Paris avait fait aussi parler d'elle grâce à son excellente cuisine. Henri IV sera à son tour séduit par cette cuisine raffinée, qui saura

même ravir d'autres clients tout aussi prestigieux, qu'il s'agisse d'empereurs ou de tsars.



Au fil des siècles, la réputation de la Tour d'Argent n'avait jamais faibli attirant avant la guerre quelques clients prestigieux comme Marcel Proust, Sacha Guitry ou encore Salvador Dalí.

En 1940, durant la Seconde Guerre mondiale, l'état-major nazi prit possession des lieux, mais Claude Terrail, propriétaire des lieux mura la cave de ses propres mains pour cacher une partie des 500 000 bouteilles qui s'y trouvent, et qui ne furent jamais découvertes.

Après la Seconde Guerre mondiale l'établissement continua de recevoir altesses, chefs d'État et autres hommes politiques, de l'empereur du Japon Hirohito à la reine Élisabeth II, en passant par John Kennedy, Orson Welles, John Wayne, Errol Flynn, Ava Gardner ou encore Marilyn Monroe.

En sortant de la Tour d'Argent, ils étaient allés s'encanailler place Pigalle et avaient dîné dans un petit bistrot de la Butte Montmartre dont ils avaient gravi alertement les escaliers sans prendre le funiculaire. Un peu essoufflé au sommet tout de même.

IL avait même pu lui faire visiter les vieux quartiers parisiens au charme suranné, comme le Marais, le quartier de la Cité, et surtout le quartier Latin, réputé comme étant le plus vieux quartier de Paris dont la construction avait commencé avec les Romains sous l'Antiquité.

Ils avaient déambulé sur les quais pour farfouiller dans les boîtes des bouquinistes.

Rue Mouffetard ou les bobos branchés venaient trainer leur nostalgie vers la Contrescarpes, ils

avaient fait le marché du dimanche matin, un des plus coloré de France avec ses commerçants qui vous interpellent comme si vous vous connaissiez depuis des lustres.

« Allez ma poulette vient voir mes épinards, ils ne sont pas beaux mes navets »

« Et toi le milord regarde mes poulets, c'est de la volaille, du Bresse » etc. etc ».

Gladys n'en revenait pas ne pouvant imaginer ce genre de familiarité bon enfant à Londres ou à Edimbourg.

Toujours est-il qu'il semblait à Denis qu'elle commençait à prendre gout à la « French way »

Bien entendu ils étaient allés au Caveau de la Huchette qui n'avait pas toujours été une boîte à Jazz, puisqu'il fut d'abord le lieu de rendez-vous des Rose-Croix et des Templiers avant d'être transformé en loge secrète maçonnique en 1772.

Mais depuis 1946 le Jazz y était roi et ils purent écouter et danser dans la plus pure tradition de l'époque des Cottons-Club, Savoy et autres temples, de la musique dites libérée.

Denis se fit un plaisir de lui citer les artistes qui avaient fait la renommée de l'endroit, comme Sidney Bechet, Claude Bolling, Art Blakey, Lionnel Hampton, Claude Luter ou Django Reinhardt et tant d'autres.

Denis lui spécifia qu'il avait eu la chance de bien connaître Michel Camicas, tromboniste de grand talent qui lorsqu'il n'accompagnait pas des artistes comme Gilbert Bécaud, Mike Brant, Eddy Michel, ou Nicole Croisille, venait lui aussi se produire à la Huchette..



Michel avait rejoint l'Orient éternel et Denis regrettait cet ami et cette époque. Ils avaient passé de si bon moment ensembles

Il marqua un point car si Gladys dans le domaine de l'histoire de l'Art étant quasiment incollable lui dans le domaine de la musique de Jazz avait aussi de grandes connaissances.

Un diner au Fouquets des Champs Elysées clôtura cette petite semaine pendant laquelle Denis avait déployé tout le charme dont il était capable.

*

Cette semaine idyllique se terminait et le lendemain ils devaient partir avec la voiture pour les Pyrénées.

Gladys avait été parfaite s'adaptant à toutes les situations avec peut-être plus de facilité pour celles relevant du luxe, mais peut-on reprocher à une jolie femme de vouloir briller et d'apprécier le raffinement, le faste, la richesse.

Elle s'était avérée être libérée sur le plan sexuel et Denis se disait qu'il aurait du mal à suivre ce rythme effréné ad vitam aeternam.

Elle était plutôt du genre « *comme on veut quand on veut* » et il commençait à se demander s'il n'allait avoir le sentiment de se faire piéger par cette appétence gargantuesque. Il est vrai que la différence d'âge ne jouait pas en sa faveur et que jusqu'à ce jour il avait plutôt été en stand-by, en Watling list.

Toutefois dans son subconscient il sentait comme des feux clignotants lui indiquant que peut-être cela était-il trop beau pour être réel.

Il avait besoin de bien connaître les motivations de Gladys quant à son attachement pour sa petite personne, craignant que ce ne soit motivé que par l'argent.

D'ailleurs à ce sujet il avait tout de même remarqué qu'à aucun moment elle n'avait émis le souhait de payer quoi que ce soit, ou de l'inviter ne serait-ce que pour un pot dans un bar.

Il est vrai que les Ecossais avaient la réputation d'être particulièrement pingre, avare. Il faut dire que pendant plusieurs siècles la population avait souffert de la pauvreté, mais de nos jours ce cliché n'était plus d'actualité sachant que le revenu moyen des ménages à New Glasgow était au-dessus de 77 000€ annuel soit bien supérieur à celui d'un français.

De plus elle affichait avoir un poste important et rémunérateur à la Chambre des Lords de Londres et donnait des conférences sur les arts premiers

Denis en était à se demander si son porte-monnaie, qu'il n'avait jamais vu, n'était pas en peau de hérisson retournée avec les piquants à l'intérieur.

Toutefois cela ne le dérangeait pas il était riche. Riche mais quelque peu surpris de ce manque de spontanéité.

Sur la route des Pyrénées ils avaient fait une halte de quelques jours afin de visiter les châteaux de la Loire dont Chenonceau surnommé « Le Château des Dames » qui devait son surnom d'une succession presque ininterrompue de femmes ayant laissé leur empreinte dans l'histoire de France, et qui l'avaient bâti, embelli, protégé, restauré et sauvé. Il appartenait depuis plus d'un siècle à la famille Menier qui l'avait transformé en hôpital militaire pendant la grande guerre de 1914/1918.

L'impressionnant Château de Cheverny habité depuis six siècles par la famille De Vibraye dont sont issus le Marquis et la Marquise Charles De Vibraye qui aujourd'hui encore en assure la pérennité.

Azay le Rideau, propriété de l'Etat dont Honoré de Balzac disait qu'il était « *comme un diamant à facettes serti par l'Indre* »

Ils terminèrent par Amboise où Léonard de Vinci le génie italien invité par François 1er, passa les trois dernières années de sa vie aux côtés du Roi. S'il vécut dans le château voisin du Clos Lucé, c'est bien au sein du château royal d'Amboise que Léonard de Vinci reposait, dans la jolie chapelle Saint Hubert.

Ils eurent l'impression d'entrer dans l'histoire et de faire un voyage à travers le temps en passant la soirée et la nuit au manoir des Minimes, hôtel cinq étoiles, réhabilité à partir de l'ancien dortoir du couvent dont les travaux démarrent en 1487.

Enfin ils passèrent une journée à Saumur où ils purent assister à une matinale avec représentation équestre à l'école de cavalerie « Cadre noir » créée en 1825, connue dans le monde entier et dont l'un des instructeurs le colonel Thibault Valette remporta la médaille d'or dans sa discipline aux Jeux Olympiques de 2016 à Rio avec son cheval Qing du Briot.

Après cette immersion de soixante-douze heures au cœur de l'histoire de France, Gladys semblait

conquise et avait même émis le souhait de s'expatrier.

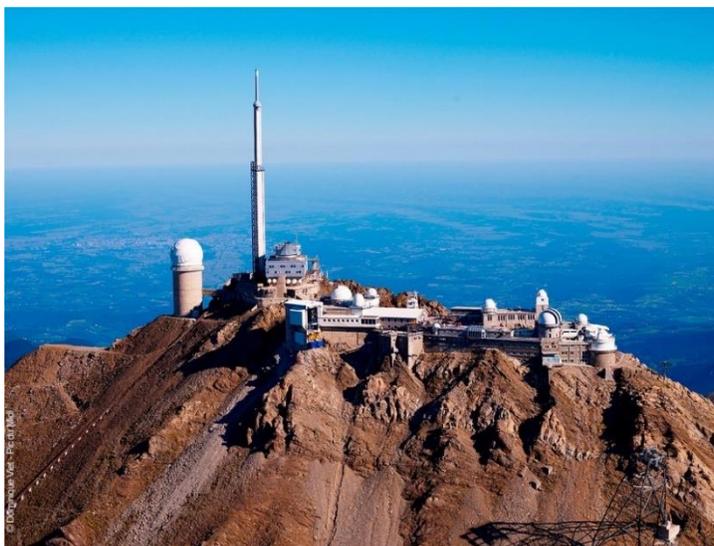
Depuis le départ de Londres Denis ne pensait qu'à cela, faire connaître ses racines à Gladys. Pour ce faire il avait décidé de séjourner au Rex Hôtel seul cinq étoiles de Tarbes, cours Gambetta. Ce bâtiment au design moderne de verre d'acier et de bois offrait l'avantage d'être central et de posséder un parking privé. Ainsi ils pourraient visiter en étoile et être de retour tous les soirs, car Denis craignait que l'inconfort des auberges de montagne ne démystifient quelque peu la beauté des lieux à visiter.

Il craignait beaucoup moins les restaurant locaux sachant que la cuisine bigourdane pouvait non seulement rivaliser avec la cuisine écossaise, mais la supplanter grandement. Il avait le souvenir d'une grand-mère maternelle qui lorsqu'il était petit lui concoctait de merveilleuses garbures.

Ils commencèrent ce périple par le Pic du Midi. Depuis les terrasses aménagées Gladys pu admirer un panorama à couper le souffle. Plus de 300km se dessinaient sous ses yeux et au nord, le

temps étant particulièrement clair, elle put même apercevoir les premiers contreforts du Massifs Central.

Puis confortablement installés dans les sièges inclinés du planétarium, l'immense dôme au-dessus de leurs têtes les emporta dans un voyage au milieu des étoiles et des planètes



Ils dinèrent au restaurant panoramique qui depuis sa terrasse vitrée plein sud leur permis de déguster des produits locaux en observant les Pyrénées

Ils passèrent une nuit sous les étoiles à plus de 2877 mètres d'altitude dans une chambre confortable avec vue sur les sommets.

*

Le lendemain Denis crut devoir emmener Gladys à Lourdes dont la renommée est basée sur la célèbre histoire de Bernadette Soubirous. En 1858 la vierge Marie apparaissait à la jeune Bernadette Soubirous, alors âgée de 14 ans, dans la grotte de Massabielle. Le sanctuaire de notre Dame de Lourdes était aussi connu pour sa source « miraculeuse ». Chaque année, des millions de visiteurs venaient du monde entier, dans cette petite ville.

Mais cette visite n'eut pas le succès escompté par Denis. Gladys montra une réserve polie. Il est vrai qu'elle était de religion protestante, mais Denis fut légèrement froissé qu'elle ne fit aucun effort pour capter le côté sacré universel des lieux.

Ils passèrent l'après-midi à Cauterets dont le charme et l'élégance de la belle époque ne pouvait pensait-il que plaire à sa dulcinée.

Il lui fit savoir qu'au 19^e siècle Georges Sand, Alfred de Vigny, Chateaubriand et bien d'autres encore venaient déjà savourer l'aventure, le ressourcement et le dépaysement. C'est à leur

période que la ville s'était dotée d'un casino, d'un théâtre, de palaces et de belles villas.

Ils déambulèrent sur le boulevard Latapie-Flurin où se succédaient sculptures et porches monumentaux hérités de la Belle Époque et ne purent s'empêcher d'imaginer le temps où toute la haute société venait cultiver son romantisme à Cauterets.



L'eau est partout. Aux Bains du Rocher, le centre de balnéo de Cauterets, l'eau bouillonne dans les lagunes intérieures et extérieures, le jacuzzi et les lits à bulles. Cauterets était une ville thermale reconnue où il faisait bon de venir barboter ce qu'ils

firent le lendemain en prenant une journée de balnéothérapie qui enchantait Gladys.

*

Ensuite il voulut lui faire connaître le point culminant de la grande route des cols des Pyrénées à 2115 mètres d'altitude, le Col du Tourmalet offrait un panorama époustouflant et un décor de haute montagne magnifique. Comme à Lourdes il sentit que Gladys avait peu d'intérêt pour les exploits sportifs des coureurs du Tour de France et n'insista pas, rentrant relativement tôt à leur hôtel de Tarbes.

Là, seul un énorme plateau de fruits de mer ramena le sourire sur le visage de Gladys.

Il espérait avoir plus de succès le lendemain avec Gavarnie, ce colosse de la nature hors normes qui normalement doit sauter à la vue, serrer la gorge et emballé le cœur avec ses 5 kilomètres de diamètre, des murailles verticales de 1 500 mètres de haut, des centaines de cascades et une succession de hauts sommets dépassant les 3000 mètres. Amphithéâtre naturel monumental d'une rare perfection. Gavarnie que, Victor Hugo avait décrit ainsi : « *C'est l'édifice le plus mystérieux des plus mystérieux des architectes ; c'est le colosseum de la nature : c'est Gavarnie* ».

Là encore Denis sentait que Gladys ne déployait qu'un intérêt réservé. Et il commençait à comprendre qu'en dehors du Luxe, de l'apparat, du décorum, de la richesse, Gladys n'était plus dans son élément.



Il en eu la confirmation le lendemain lorsqu'il l'emmena dans ce petit village à une dizaine de kilomètre de Tarbes où étaient enterrés ses grands-parents chez lesquels il avait passé sa jeunesse. Il avait essayé de lui raconter ce qu'était la ruralité dans les années 55-65 et comme la vie à la ferme si dure soit elle était valorisante en termes

de construction pour un garçonnet, mais Gladys l'écoutait à peine, elle était ailleurs.

Ce fut pour lui le point d'orgue de cette visite pyrénéenne qui laissa un sentiment désagréable à Denis.

Pourtant Denis comprenait qu'il était important de persévérer, qu'il avait trouvé le grand amour de sa vie et qu'il ne devait plus l'abandonner, même si parfois dans les profondeurs de son inconscient une petite lumière clignotante suggérait qu'il devrait peut-être un jour renoncer à l'objet de tous ses désirs.

Il avait appris une chose : l'importance du pardon et Gladys était sa seconde chance. Il ne la laisserait pas passer

*

L'avion venait de se poser à Heathrow. Pendant le vol Denis avait émis le souhait de passer deux ou trois jours à Londres afin que Gladys puisse lui montrer un peu la ville comme lui-même l'avait fait à Paris. Il avait aussi espéré qu'elle l'accueillerait dans ce petit appartement qu'elle possédait et qui lui permettait de vivre dans la capitale pendant ses prestations à la chambre des Lords ainsi que pour ces conférences. Il avait en secret escompter aussi visiter ce parlement dont le « commons et Westminster Hall » était l'unique vestige du Palais Médiéval.

Que Néni ! Gladys lui avait rétorqué qu'elle venait de recevoir un message de son cher papa qui souffrant réclamait sa présence.

Denis était plus que déçu mais que pouvait-il contre les contre-temps familiaux, lui qui n'avait personne.

Ils prirent donc le premier vol vers Aberdeen.

En retrouvant son Bed en Breakfast, seul, Denis avait un étrange sentiment de non aboutit.

Bien sûr Gladys avait été égale à elle-même, splendide, et lorsqu'elle arrivait quelque part tous

les regards la fixaient. Toujours très gracieuse, aimable, mais à différentes reprises Denis avait senti une sorte de frein. Sans raisons réelles, Il soupçonnait Gladys de dissimulation. Cette vie à Londres qu'elle refusait de dévoiler. Le comportement qu'elle avait eu avec ce cher cousin d'Edimbourg, le manque d'intérêt pour les choses simples de la vie.

*

Il attaquait son troisième Laphroaig 10 ans d'âge lorsque son portable l'avertit que Gladys souhaitait lui parler.

- Allo Denis c'est Gladys, mon papa est au plus mal il souhaite te voir, enfin nous voir ensemble.
- J'arrive de suite.

Denis trouvait bizarre cette attaque soudaine concernant la santé d'Harold, mais après tout peut-être est-il cardiaque.

Harold était allongé sur son lit en pyjama et robe d'intérieur, il avait le teint pâle, les yeux cernés et effectivement paraissait assez mal en point.

Il avait pris la main de Gladys et de Denis et était parti avec quelques difficultés d'élocution dans un monologue surprenant, voir déroutant stipulant que se sentant mourir il confiait sa chère fille à Denis. Charge à ce dernier de se substituer à lui et de lui assurer un futur. Que lui-même décédé ne pourrait lui assurer.

Quoique bouleversé par cette demande, en son for intérieur Denis trouvait la situation quelque peu

théâtrale et il ne put s'empêcher de repenser au poème de Jean De la Fontaine « le laboureur et ses enfants ».

Toutefois compte tenu des circonstances il s'abstint de toute remarque abondant dans le sens que souhaitait Harold.

*

Harold avait été hospitalisé au « Western Général Hospital » d'Edimbourg.

Les médecins n'avaient rien diagnostiqué de grave si ce n'est une tension qu'il faudrait surveillée et il était revenu dans son cottage le surlendemain.

Pendant ces quarante-huit heures Gladys avait suggéré à Denis qu'il se porte acquéreur d'un manoir qu'elle avait repéré à Aberdeen, près du port d'où prétendait-elle ils pourraient apercevoir des dauphins.

Denis admit que la ville semblait accueillante avec son port, sa plage et située au milieu des collines de l'Aberdeenshire, entourée par la campagne elle semblait être un havre de paix.

De plus la gare permettait à des TER de relier Glasgow et Edimbourg tandis que la ligne à grande vitesse permettait d'aller à Londres, York et Newcastle.

Toutefois il avait l'impression qu'on lui mettait un peu la pression car il ne se sentait pas encore prêt pour accéder à la propriété.

Ce qui le gênait le plus c'est que Gladys se projetait dans cet hypothétique achat avec un sentiment de propriété. Ce serait son domaine, son fief, son territoire, elle en contrôlerait la destinée.

*

Trois semaines qu'ils étaient mariés. Depuis son arrivée à Londres au lendemain de son fameux gain Denis n'avait pas vu le temps passé et pourtant cela faisait maintenant près de sept mois qu'il fréquentait Gladys.

Il avait cédé avec enthousiasme à l'idée du mariage, mais ne se souvenait plus si cette idée lui était venue où était venue en premier à Gladys.

Toujours est-il qu'un samedi soir en sortant du « White Art Inn » d'Edimbourg ou il en était persuadé ils n'avaient pas goûté au quatre-vingt variété de whiskies. Mais par contre force était de constater qu'ils en avaient consommés suffisamment pour se trouver engagés sur la voie du mariage.

Ce consentement tacite réciproque étant acté, Gladys n'avait eu de cesse de le pousser à acheter un manoir afin disait-elle qu'ils puissent avoir un home sweet home à eux.

De son côté Denis aurait préféré louer quelque chose de façon à se laisser plus de temps pour décider, mais Gladys avait usé de tout son charme pour le convaincre et en moins de temps qu'il n'en

n'aurait fallu pour le dire ils se trouvaient chez un notaire à signer la vente d'un manoir datant de 1610, mais qui avait été transformé en hôtel et qui de ce fait était en excellent état.

S'il n'était pas « Lord » il devenait au moins « Laird » (chatelain écossais).

Il est vrai que cette vaste demeure avait une allure grandiose et Denis qui n'avait jamais été propriétaire, était tout de même et ceci sans vouloir l'avouer ouvertement quelque peu fier de son acquisition.



Il se projetait dans un rôle de « *gentleman farmer* » et se voyait déjà dans son bureau en train d'écrire

les bouquins de fiction qu'il avait toujours envisagé d'écrire. Ce qu'il n'avait pas fait jusqu'à maintenant.

Il savait que ses talents d'écrivain étaient modestes mais s'était un de ses rêves secrets pour voir matérialiser ce qu'il ressentait, inventer des personnages, mêler la fiction à la réalité.

Il avait toujours voulu écrire pour réfléchir.

Il constatait que depuis le début de l'ère moderne, les moyens de communication se diversifiaient. Les informations étaient diffusées en continu via une multitude de médias. Il se disait que nous zappions d'une chaîne à l'autre, que nous surfions d'un site à l'autre et qu'avant même de prendre le temps d'y réfléchir, nous passions d'un tweet à un autre.

Tout semblait s'accélérer. Il le savait. Mais lire permettait de nous informer. Lire permettait aussi de nous cultiver.

Lire permettait même parfois de raisonner. Écrire lui permettrait de communiquer. Mais écrire peut-être aussi lui permettrait-il de réfléchir ? Même de ralentir

Pour lui l'écriture n'était pas simplement un plaisir mais une passion.

Un partage surtout, mais pas seulement, car tout en écrivant, souvent, d'autres idées lui venaient

D'autres pistes se construisaient, d'autres hypothèses même, d'autres chapitres enfin.

Tout devenait finalement plus clair, tout devenait plus opaque aussi, tout devenait plus dense surtout.

La conclusion ne serait peut-être jamais celle qu'il avait imaginé au début du bouquin. Le fond du texte semblerait pouvoir évoluer après chaque ligne. Alors ensuite un autre chapitre deviendrait finalement possible.

Et parfois une suite deviendrait finalement possible. Même si l'idée de départ lui paraîtrait pourtant déjà bien assez réfléchi. Elle serait, il le savait, loin d'être aboutie. Une leçon de modestie peut-être ? Alors, le serait-elle un jour ? Et puis d'ailleurs, plus concrètement surtout, ce texte serait-il celui qu'il aurait décidé d'écrire ?

Penserait-il certain d'avoir abouti. Il aurait passé tellement de temps à y réfléchir. L'acte d'écrire lui semblerait bien complémentaire. Alors, réfléchir serait-il vraiment suffisant ? Penser suffirait-il ? La pensée aurait-elle besoin parfois d'un autre support pour s'exprimer plus librement ? Sa pensée aurait-elle besoin d'un support pour s'émanciper réellement

L'écriture semble en être un. Elle lui permettrait de raisonner plus profondément. Elle lui permettrait même de penser différemment. De philosopher parfois autrement. Elle lui permettrait d'approfondir.

Il se disait que ceux qui en doutait devraient commencer à écrire pour mieux le comprendre ?

Quoi qu'il en soit, en écrivant les réflexions se structurent. Elles s'ordonnent pour être plus lisibles. Plus cohérentes peut-être aussi. Oui, les réflexions évoluent parfois. Et heureusement même.

Il devrait donc approfondir. Voir simplement les choses plus largement. Oublier un instant toutes ses certitudes qui parfois l'enchaînaient. En

découvrir même de nouvelles. En bannir parfois certaines. Et puis, pourquoi pas un jour envisager ou même admettre qu'au fil du temps il pourrait parfois facilement changer d'avis. Une invitation au dialogue peut-être ?

Il s'agirait avant tout de découvrir ce profond sentiment de liberté que l'on peut ressentir quand on commence à écrire. Un peu comme une méditation peut-être, un peu comme une introspection surtout, les plumes accompagnent les pensées. Elles les libèrent. Elles les encouragent même.

Elles les subliment surtout. C'était aussi simplement l'occasion d'ordonner tous ses vieux souvenirs. D'ordonner tous ses vieux soupirs. D'être à l'écoute de son inconscient. De laisser un peu de place à son intuition.

On écrit. On se lit. On se relit aussi. On se découvre parfois. Il fallait, pensait-il, prendre un peu de recul. Au moins juste un instant pour se recentrer. Au moins juste un moment pour se reconnecter. Au

moins juste le temps de stopper tous ces flux d'information.

Écrire, pensait-il serait surtout une façon de s'absenter un instant du quotidien. De se concentrer sur l'essentiel. De méditer simplement sur autre chose. De dessiner véritablement quelque chose. Oui, de réfléchir enfin.

Denis était dans ces réflexions et se projetait déjà dans ce sublime manoir.

Il se dit qu'il leur faudrait un chien, peut-être même deux, un « laird » ne peut arpenter la campagne et la lande sans un animal familier, car il se doutait bien que ce genre de « sport » ne serait pas la tasse de thé de Gladys, trop haut perchée sur ses talons aiguilles. Trop fashionable.

Qu'importe il se réserverait ainsi des moments de méditation qui il en était certain ne pourraient que lui apporter des idées pour les livres qu'il envisageait d'écrire.

Et aussi peut-être une forme de stabilité auprès d'une femme si glamour et aussi somme toute

peut-être un peu superficielle, il commençait à s'en rendre compte. Le paraître, le paraître....

Denis repensait à ce mariage qu'en finalité il trouvait relativement impulsif et nullement réfléchi

Il avait parfaitement épousé la tradition écossaise. La cérémonie civile avait été très simple et le « district registrar » c'est-à-dire l'équivalent de l'officier d'Etat civil français que sont les maires ou adjoints aux maires avait mené ça tambour battant.

Un acte de mariage avait été signé et ils étaient partis pour le temple où le pasteur avait célébré le mariage religieux.

Suivant la coutume en Ecosse Harold avait exigé que Denis, porte la tenue traditionnelle composée du Kilt et de ses accessoires, d'une courte veste noire au revers de laquelle était accroché un brin de bruyère blanche porte bonheur.

Avant la cérémonie Gladys avait sacrifié à la tradition du lavage des pieds de la mariée. L'alliance d'une femme mariée était placée dans

l'eau et la promesse en trouvant cette alliance devenait la suivante à se marier.

Il vécut aussi la tradition du « First Foot » stipulant que sur le chemin de l'église la mariée devait offrir une pièce et un verre de whisky à la première personne qu'elle rencontrait. En sortant du Temple Harold avait coupé un ruban barrant la porte symbolisant ainsi qu'il donnait la liberté à sa fille.

Denis avait jeté des pièces de petites monnaies aux enfants à la sortie du Temple afin d'assurer la bonne fortune de son mariage.

Bien entendu toute la cérémonie à l'entrée comme à la sortie avait été escorté par un joueur de cornemuse qui les avait aussi accompagnés tout au long de la réception qui se déroula dans le cottage d'Harold.

Réception au cours de laquelle Denis avait enlevé la jarretière bleue de sa nouvelle épouse afin de la lancer aux hommes célibataires rassemblés sachant que celui qui l'attraperait serrait le suivant à se marier. Voyant que c'était le cousin Jalal qui l'avait pris il eut un petit sourire se doutant que son

« majordome » Teddy était certainement son petit ami.

Marc, son seul ami, un ami d'enfance avait fait le voyage depuis la France et lui avait servi de témoin.

Gladys avait réglé tous les détails de la réception pour une cinquantaine de personnes qu'il ne connaissait pas. Son seul « job » avait été de faire chauffer son Américain Express Platinum.

Après un buffet pantagruélique et moult santés portées, le whisky avait coulé à flot. Ce qui le surprenait c'est que malgré cette débauche orgiaque tous les convives étaient dignes et droits dans leurs chaussures.

Pour sa part à plusieurs reprises il avait dû transvaser son verre dans des pots de fleurs qui n'en demandaient pas tant.

Enfin vers deux heures du matin Harold sonna l'hallali. L'alcotest n'étant pas de sortie ce soir-là chacun put rejoindre ses pénates sans encombre et les mariées purent profiter d'une nuit de noce quelque peu brouillonne.

Le temps passait et Denis avait du mal à s'insérer dans un contexte marital qu'il n'avait pas prévu ainsi.

Gladys avait tendance à devenir autoritaire, voir violente dans certaine situation. Un rien, une petite contrariété la mettait hors d'elle.

Elle exigeait que le moindre de ses desideratas soit exhaussé immédiatement, la moindre contrariété la mettait dans des états convulsifs.

De plus ses absences pour les séjours professionnels à Londres étaient de plus en plus fréquentes et de plus en plus longues. Elle refusait toujours que Denis l'accompagne et il commençait à se poser des questions sur ces disparitions.

Mais où était passer la Gladys de leurs premières rencontres, de leurs premiers émois amoureux.

Il ne comprenait pas ce changement de comportement à son égard. Il en souffrait, essayant de trouver des solutions dans le dialogue, mais rien n'y faisait, Gladys devenait acariâtre, querelleuse, désagréable.

Lorsqu'il avait évoqué le sujet des enfants, elle s'y était farouchement opposée, prétendant qu'elle ne possédait pas la fibre maternelle, sa maman étant morte en couche, elle avait été élevée par son père.

Ce refus fit aussi de la peine à Denis qui se serait bien vu un héritier pour cette fortune qui sans sommation lui était tombée sur la tête.

*

Denis se voyait allongé sur son lit d'hôpital, il était comme dans un long rêve interminable où il voyait et ressentait tout. Portant il n'arrivait pas à parler ni à bouger ne serait-ce qu'un petit doigt. Il n'arrivait pas à dissocier le rêve de la réalité, il était comme déconnecté. Il se voyait au-dessus de ce corps qui était le sien, comme si quelqu'un d'autre était à sa place.

Il entendait les médecins, les infirmières dont certains disaient qu'il ne passerait pas la nuit. Il voulait intervenir leur dire qu'il allait se réveiller, mais aucun son ne sortait de sa bouche.

Il avait longtemps plané au-dessus de ce corps qui semblait ne plus lui appartenir et il avait quitté la pièce.

Il avait d'abord cheminé dans un tunnel.

Il y avait une tache blanche au fond. Juste le blanc. Un blanc absolu. Il n'avait jamais vu un blanc comme ça. Même la neige n'était pas aussi blanche. Il s'était vu lui-même dans cette lumière, enfin, son ombre. Il s'était senti immédiatement très léger, et s'était dit : « *si c'est ça mourir, je ne crains*

pas la mort ». Il avait ressenti un bien être total, une sorte d'extase.

En sortant de ce tunnel et après avoir franchi cette lumière irradiante il s'était retrouvé dans une grande clairière très verte, ensemencée de pâquerettes de toutes les couleurs, au fond de laquelle il avait vu une rivière et au bord de cette rivière il revoyait les siens, ses parents, ses grands-parents des amis qui de son vivant avaient disparu.

Il se demandait ce qui lui arrivait, parce que d'un seul coup il se retrouvait tout petit, et à partir de là, il s'était mis à avancer à travers les premiers temps de son existence, année par année, jusqu'au moment présent.

Il se souvenait de cette école maternelle dans le 17^{ème} arrondissement parisien. Il se souvenait de sa maman, très belle, très jeune, de son papa, journaliste qui voyageait beaucoup et n'était pas souvent à la maison.

Il revoyait sa sœur qui était malheureusement décédée d'un cancer très jeune.

Il se revoyait petit garçon dans ce village des Hautes Pyrénées, dans la ferme de ses grands-parents avec ses cousins et cousines du même âge, jouant à des jeux de gamins de l'époque, sans informatique, sans smartphone, sans intelligence artificielle, mais avec l'insouciance et le sentiment de liberté. De cette liberté qu'il ne retrouverait plus quelques années plus tard, lorsqu'il devrait affronter les vicissitudes de sa vie d'adulte.

Il savait que s'il réintégrait son corps physique et que s'il revenait de ce phénomène, rien ne serait plus pareil, il sentait que sa vie allait gagner en profondeur et en largeur de vue. Qu'il allait brusquement murir, qu'il allait réfléchir aux choses calmement, lentement, qu'il faudrait que tout passe par sa conscience et soit bien digéré. Il se promettait de prendre conscience de l'amour du prochain et consacrerait une partie de sa nouvelle fortune à créer une ONG afin de se rendre utile aux autres.

Depuis la rivière les siens l'appelaient, mais quelque chose qu'il ne pouvait identifier lui intimait de plus avancer de faire demi-tour.

Depuis qu'il avait pensé à la création de cette ONG, il savait qu'il devait quitter cet endroit, réintégrer son corps physique et poursuivre une mission.

*

Dans le couloir l'infirmière courait après le docteur.

- Docteur, docteur venez je crois que monsieur Fournier se réveille
- Il se réveille ?
- Oui il a ouvert les paupières et je crois qu'il m'a vue.

Le docteur tapotait les mains de Denis

- Monsieur Fournier vous m'entendez ? Vous m'entendez ?
- Répondez et si vous ne pouvez pas, cligner des yeux.
- Denis entendait parfaitement, il lui semblait qu'il était devenu plus attentif, plus serein aussi et en conséquence il estima que la question de ce médecin n'exigeait pas une réponse immédiate de sa part, il se contenta de cligner des yeux, ce qui sembla satisfaire l'homme de science qui tourna les talons.

Denis se remémorait les paroles d'Epicure : « *La mort n'est rien ni pour les vivants, ni pour les morts* ». Elle n'est rien pour les vivants puisqu'ils sont vivants et elle n'est rien pour les morts puisqu'ils ne sont plus.

Il se disait qu'à vingt ans il avait peur de mourir, qu'à quarante ans il eut été dommage de mourir mais qu'aujourd'hui la mort ne pourrait plus le priver que d'une partie de sa vieillesse.

Il pensait qu'en vieillissant il aurait moins peur de la mort, car il aurait de moins en moins à perdre.

Comme beaucoup, aux doux seins de sa mère d'abord, puis à tous les biberons, ceux de l'école, ceux du sport, du travail, de la politique, de l'associatif, il avait beaucoup tété.

Et pourtant, oui, aujourd'hui, il « était ». Différent, mais il « était » !

Certes, il voyait moins bien, il était moins fort, il sautait moins haut, il courait moins vite et moins longtemps mais assez pour faire sa marche quotidienne et se déplacer socialement, aller au cinéma, au théâtre, conduire sa voiture.

Certes il sortait beaucoup moins mais parfois il trouvait chez lui davantage encore qu'il ne trouvât jadis à l'extérieur. Il ne se souvenait pas forcément de tout mais conservait suffisamment de mémoire

et d'esprit pour l'essentiel. Il agissait moins mais il réfléchissait davantage.

Attention, il ne reniait pas le passé et ne disait pas que sa vie était plus belle maintenant, ou encore moins que « c'était mieux avant », mais c'était simplement différent. Il avait compris qu'il ne fallait pas s'attacher au superflu et ne pas rendre indispensable ce qui forcément un jour disparaîtrait, alors à l'avenir il profiterait pleinement de ce qu'il lui suffirait. Il mesurait, dans le cloisonnement qu'il allait se créer autour des besoins essentiels, toute l'hypocrisie qui l'entourait dans le monde dont il faisait jadis partie et dont il avait goûté pourtant les bons côtés.

Alors, oui, il continuerait à « être », sans se prendre encore pour celui qu'il avait été, il admettrait d'être différent tout simplement, de ne pas ressasser le passé, de comprendre qu'il ne fallait pas forcément croire aux tapes sur l'épaule et aux amitiés de circonstances, de profiter au maximum de la vie et surtout d'accepter d'être vu avec les yeux d'aujourd'hui...

Maintenant il comprenait, le dicton qui faisait précisément référence à la vie et à la mort. Quand on EST c'est qu'on est vivant, quand on a ETE, c'est qu'on n'est plus...c'est qu'on est mort ! Difficile d'être les deux à la fois, on ne peut donc être et avoir été, alors, simplement... « Soyons ! »

Denis resta encore une petite semaine à l'hôpital d'Edimbourg. Il reçut la visite du « superintendent » Mac Pherson.

Ce dernier assit sur une chaise à son côté commença de façon courtoise à s'enquérir de sa santé actuelle et rassuré par les paroles de Denis lui expliqua la situation.

Voilà Monsieur Fournier vous avez failli mourir à la suite d'une tentative d'empoisonnement. Vous ne devez la vie sauve qu'à votre très forte constitution ainsi qu'au professionnalisme du corps médical qui a immédiatement su déterminer de quel poison il s'agissait et en conséquence mettre en place la thérapie adaptée.

Vous avez été trois jours dans le coma. Trois jours pendant lesquels Le Professeur Dausson ne

pouvait pas se déterminer sur vos chances de survie.

Vous avez été empoisonné au lewisite, qui est un composé organique de l'arsenic qui se présente comme un liquide huileux. Il fut souvent utilisé comme arme chimique en temps de guerre.

_ Mais commissaire je ne comprends pas comment cela -t-il pu arriver.

Je vais vous expliquer tout cela Monsieur Fournier.

Tout d'abord souvenez-vous que lorsque vous avez gagné cette fabuleuse somme d'argent à l'Euromillion, vous avez été interrogé par les médias.

C'est à partir de ce moment que vous avez été repéré par un quatuor de malfrats professionnels surveillés par Europol depuis plusieurs années.

Ils avaient déjà sévi en Floride auprès de riches rentiers qu'ils avaient dévalisés, sur la riviéra française et en fait un peu partout où se retrouvait le gotha de la société appartenant à la haute finance, à la politique, à l'aristocratie et surtout aux

riches retraités considérés sur le plan de leur notoriété mondaine.

Vous veniez d'entrer dans cette catégorie et vous deveniez une proie relativement facile, divorcé sans enfant, sans famille proche sans attache.

- Mais commissaire quels étaient ces gens je ne connais personne en Ecosse à part mon épouse Gladys, son père Harold et un cousin.

- Justement Monsieur Fournier attendez-vous à un choc, ce sont justement à eux que vous devez votre état actuel.

Denis était dévasté il n'en croyait pas ses oreilles

- Mais commissaire explique-moi

- Certainement Monsieur Fournier je suis là pour ça et aussi pour recueillir certains renseignements qui viendront à la suite des questions que je vous poserai dès que je vous aurai expliqué la situation.

- Voilà Monsieur Fournier aujourd'hui vous êtes en vie et sans être foncièrement croyant, on peut dire que cela relève du miracle car il y a eu un concours de circonstance favorable.
- Chez vous le poison a fait effet immédiatement, vous êtes tombé le nez dans l'assiette qui le contenait et de ce fait vous avez été rapidement dirigé sur ce service des maladies infectieuses dont le Professeur Dausson est le patron et qui vous a pris en charge immédiatement.
- La suite vous la connaissez, votre retour à la vie
- Alors pour en revenir à la genèse de l'attentat, car il s'agit bien d'un attentat. Tout était prémédité et la finalité était l'homicide.
- Voilà vous êtes repéré par ce quatuor, il suffisait de vous suivre et de mettre en place le piège qui vous ferait les désigner comme uniques héritiers. C'est ceux-là même que

vous considérez comme votre nouvelle famille qui vous ont fait tomber dans le piège, ils vous ont trahis.

- Mais dans votre malheur Monsieur Fournier vous avez une chance.
- En effet votre épouse Mlle Gladys Goldways peut en aucun cas revendiquer votre mariage avec elle. C'était un mariage de « pacotille » car elle est déjà mariée en Italie depuis plus de dix ans avec le Sieur Zachary.
- Souvenez-vous, Zachary celui qui a vendu votre voiture. Commencez-vous à comprendre la raison pour laquelle votre adorable épouse s'absentait si souvent à Londres et qu'elle ne souhaitait pas votre présence. Elle rejoignait son complice, son véritable mari.
- Quant au Papa Le noble Harold, c'est vrai il est son père mais il est aussi le professeur en escroquerie de ce fameux quatuor dont

font partie le véritable marié Zachary, le cousin Jalal et son amant Teddy.

Mais commissaire le mariage, le Pasteur, le Temple, la cérémonie, et le soir la fête, la cinquantaine de personnes présentes, sa famille ?

- Oui Monsieur Fournier la cérémonie au Temple et aussi civile était régulière, seulement comme je viens de vous le dire Gladys était déjà mariée depuis longtemps en Italie avec Zachary et la trace de ce mariage n'avait pas suivi en Ecosse. Pour le reste tout était factice. La villa d'Harold, louée, les meubles aussi, les invités ? des acteurs de seconde catégorie en mal de prestation
- Le seul côté positif de cette aventure Monsieur Fournier est qu'en fait vous n'êtes pas marié puisqu'en Ecosse comme dans tout le royaume uni, la bigamie n'est pas autorisée. Tout ce beau Monde est en prison et ceci pour très longtemps car les affaires

ressortent maintenant les unes après les autres.

- Quant à vous Monsieur Fournier et ceci sans vouloir vous influencer je vous conseille de rompre définitivement avec celle qui s'est servi de vous. D'autant plus qu'en fonction des charges qui pèsent contre elle et ses complices elle va certainement restée de longues années derrière les barreaux.

Denis était dévasté, mais aussi honteux de s'être fait leurrer comme un adolescent

Il n'avait jamais aimé vraiment, son premier mariage avait été un mariage de circonstance, un mariage par défaut.

Et là en Ecosse il pensait qu'il avait trouvé la femme de sa vie, doux euphémisme car il s'était avéré que c'était plutôt la femme de sa mort.

*

Une fois sur pieds mais toujours un peu faible Denis s'était retrouvé seul, habité par un vide intérieur. Il avait une impression d'isolement d'être au bord d'un chemin qui n'en finissait pas et dont la ligne d'horizon reculait inexorablement.

Il devait se reprendre, et surtout reprendre goût à la vie. Il avait déserté le beau manoir victorien que Gladys lui avait fait acheter. Il l'avait d'ailleurs mis en vente et devait avoir plusieurs visites dans les jours à venir. Dès que cette affaire serait réglée il quitterait l'Ecosse tout en gardant un beau souvenir de ce pays si sauvage, si attachant et dont les gens l'avaient accueilli avec bienveillance.

Tout en soliloquant devant un Glenlivet qu'il dégustait au bar du Waterfront café d'où il voyait la mer, il se souvint ou cru se souvenir que pendant son coma à l'hôpital, il avait pensé créer une ONG C'est décidé il allait se consacrer aux autres aux gens qui n'avaient rien, lui qui était multimillionnaire.

Il savait intuitivement que cette décision le guérirait ses blessures.

*

Trois années que Denis était en Afrique. Il avait atterri à Bamako un soir de janvier.

Il s'était d'abord installé à l'hôtel Mandé qui sans être au centre-ville offrait l'avantage de posséder des bungalows indépendants autour de la piscine et aussi de proposer un restaurant sur une terrasse construite sur pilotis avec une vue magnifique sur le Niger et les activités des pêcheurs Bozos.



Denis avait fait la connaissance du propriétaire Salif Keita, le célèbre joueur de foot des années 70 avec lequel il avait sympathisé et beaucoup

échangé sur le niveau social des autochtones et sur les besoins des populations en brousse.

Il avait aussi contacté le Consul Général de France qui l'avait rencontré et après qu'il lui eut exposé son projet l'avait dirigé vers l'Ambassadeur.

Ce dernier l'avait reçu avec courtoisie et gentillesse. Ils avaient longuement parlé du projet de la création d'une ONG dont Denis serait l'âme ouvrière. Le responsable du service de coopération et d'action culturelle l'avait aidé efficacement pour les formalités administratives.

IL avait fait construire une petite maison en brousse dans un village du nom de Sikoulou, situé à une cinquantaine de kilomètres de Bamako en allant vers Koulikoro au bord du Niger. C'est là qu'il avait logé le siège de l'ONG. C'est là aussi au contact des villageois qui l'avaient accepté avec enthousiasme qu'il s'était imprégné de la culture africaine de l'ouest qu'il était loin d'imaginer.

Sikoulou signifiait en langue Bambara la plus parlée au Mali : « la colline au karité ».

Malheureusement la majorité des karités avaient été sacrifié pour faire du charbon de bois.

Les gens étaient si pauvres.



Au bout de quelques mois Denis ne pensait plus à l'Ecosse, il avait découvert la vraie vie, l'essentiel, et sa fortune lui paraissait tellement aléatoire en face du désarroi mais aussi de l'humanité de ses gens.

D'ailleurs il s'était bien gardé de faire état de ce pactole et vivait comme eux si ce n'est qu'il avait tout de même acheter un « land cruiser Toyota »

car les pistes étaient parfois peu praticables, surtout en période de pluies.

Le village l'avait adopté, il était le « Toubab ». Renseignements pris il savait que ce terme de « toubab » venait de la colonisation et que les paysans appelaient ainsi les premiers médecins blancs arrivés vers les années 1850. Ils étaient les « toubib ». La déformation linguistique avait donné « Toubab »

Les enfants des blancs étaient des « toubabous ».

Le chef du village le « Dougoutiki » lui avait cédé le terrain après moult palabres et cadeaux en nature. Elles avaient duré une grande journée sous la paillotte et c'est grâce aux négociations de son chauffeur Salim que Denis avait pu l'emporter car le « Dougoutiki » ne parlait pas le français et le papier sur lequel il acceptait la vente avait été signé par lui et ses adjoints d'une croix symbolique ne sachant ni lire ni écrire.

Et bien l'administration grâce à quelques bakchichs adroitement distribués avait enregistré la vente.

La maison terminée, Il avait dû faire venir un énorme générateur pour l'électricité et faire creuser un puit. C'est ainsi qu'il s'était rendu compte que le manque d'eau était un problème récurrent dans presque tous les villages de brousse.

Il s'était entouré de quelques collaborateurs locaux dont son chauffeur, un gardien et une « petite bonne » comme étaient appelées les aides à domicile locales. Le terme n'était pas péjoratif. Pour les loger il avait fait construire un bâtiment spécial avec six chambres et salle d'eau. Dès le départ en employant ce personnel Denis était devenu « persona grata », il participait à l'économie du village et faisait ainsi vivre plusieurs familles.

L'objectif de l'ONG était de la construction de puits, de forages, d'ouvrages, de prise d'eau en rivière, de pompage solaire, de réservoirs de mise en charge de réseaux de distribution, de latrines familiales et collectives jusqu'à des systèmes d'irrigation.

En plus de ces projets d'infrastructure, l'association assurait la sensibilisation des populations, la

formation des exploitants et le renforcement des capacités de gestion.

En dehors de sa fortune personnelle et grâce à une communication très ciblée avec les ambassades de France, des Etats Unis, du Canada et de Suisse, il recevait des subsides qui lui permettait d'être présent sur de nombreux fronts.

Denis était heureux et rendait les villageois heureux.

Il comprenait enfin que pour contribuer au bonheur des autres, il fallait être heureux soi-même.

*

Il avait rencontré Aïssata en fin d'après-midi alors qu'il s'était réfugié au bar « Le Relax » en plein cœur de Bamako. Une pluie diluvienne de juillet venait de s'abattre sur la capitale. Ce bar était très fréquenté des expatriés et il venait assez souvent y prendre un petit déjeuner lorsqu'il était en ville.

La jeune femme lui avait souri et il n'avait pas été insensible à cette approche. Elle paraissait attendre quelqu'un qui semble-t-il lui faisait faux bon.

En souriant il lui fit un petit signe discret et elle n'hésita pas à la rejoindre à sa table.

Depuis qu'il était en Afrique David avait compris que les convenances étaient tout à fait différentes de celles en vigueur sur le vieux continent européen.

Ici on ne s'encomrait pas de courbettes de salamalecs, les conversations entre personnes ne se connaissant pas pouvaient s'établir spontanément sans que cela n'oblige à quoi que ce soit.

Ils avaient ainsi échangé plus d'une heure et s'étaient même promis de se revoir Aïssata paraissant très intéressée par les activités altruistes de Denis.

Quelques jours plus tard il avait rappelé Aïssata et s'étaient revus pour dîner chez Thierry au quartier de l'hippodrome.

Il avait appris qu'elle était Guinéenne et que pour vivre elle faisait le commerce du « Bazin » entre Bamako et Conakry.

Elle achetait le coton brut en provenance des Pays Bas, le faisait teindre artisanalement par des femmes spécialisées dans ce domaine, puis taper manuellement à l'amidon avec des masses en bois.

Il devenait un damassé caractérisé par la raideur et une éclatante brillance. Il permettait de fabriquer les « boubous » de cérémonie

Ce « Bazin » dit riche qu'elle rapportait dans son pays pouvait valoir plus de 8 000 FCFA le mètre à Conakry

Son commerce marchait pas mal et lui permettait de vivre décemment, le seul point négatif était qu'il

fallait plus presque vingt heures à des vieux taxis-brousses Peugeot pour faire les 950 kilomètres en convois qui séparaient Bamako de Conakry. Et encore fallait-il prendre en compte le danger des coupeurs de routes qui n'hésitaient pas à attaquer les transports pour dévaliser les occupants.



Ils avaient bu un dernier pot au blabla club, et vers une heure du matin, Denis était rentré à Sikoulou avec Aïssata.

Dans le domaine de la sexualité les jeunes africaines sont sans tabou.

Plus de deux mois qu'ils se fréquentaient assidûment.

Denis appréciait la simplicité de la jeune femme d'une trentaine d'années, sa gentillesse, son obligeance, sa disponibilité pour lui. Même si elle était coquette, rien à voir avec la superficialité de Gladys.

Bien entendu il n'avait surtout pas fait état de sa fortune et en concluait que cette fois ce n'était pas pour cet argent qu'elle s'intéressait à lui.

David l'avait tout de même aidé à acheter un petit 4x4 Jimny Suzuki afin qu'elle ne risque plus sa vie en Jakarta la nuit sur les pistes. Ces petites motos étaient rapides mais dangereuses.

Le Jimny était un baroudeur de légende, solide et passe partout. Il avait d'ailleurs été adopté en Europe par les agriculteurs, les agents forestiers ou le personnel des mines.

Par contre malgré qu'elle le souhaitât, il lui avait fortement déconseillé de faire les aller-retour Bamako Conakry avec ce véhicule, trop de coupeurs de routes. Elle l'avait écouté.

L'ONG de Denis l'occupait beaucoup, il était souvent absent, en brousse et de son côté Aïssata était elle aussi très occupée par son commerce. Ils menaient une vie de couple, mais relativement indépendant. Sans se gêner l'un et l'autre et cela leur convenait parfaitement.

*

Plus d'un an qu'ils étaient ensemble, et ils s'entendaient à merveille.

Aïssata lui parlait beaucoup de sa famille, sa maman et son papa décédés elle avait été élevée par la seconde épouse de son père, ancien ambassadeur, qu'elle appelait sa marâtre.

Ainsi de façon virtuelle il avait fait la connaissance de sa famille africaine, les nombreux frères, demi-frères, sœurs, demi-sœurs, cousins, oncles, tantes, elle lui avait même parlé du chien.

Tout ce petit monde vivait en communauté dans une « concession » close dont le terrain avait été acheté par le papa et dont les membres de la tribu avaient fait construire au fur et à mesure des maisons individuelles, un peu comme un lotissement en France.

Elle était d'origine Peul et son visage n'était en rien négroïde, elle n'avait pas le nez épaté, son front était très haut, ses traits réguliers. Pas très grande, mince et élancée, elle était le type parfait de la beauté noire.

Denis sentait qu'il commençait à s'attacher sérieusement à cette jeune femme indépendante, travailleuse et responsable. Elle ne demandait rien.

Il avait maintenant dépassé la soixantaine et même si l'ONG le satisfaisait au niveau de sa propre réalisation il sentait intuitivement qu'il ne pourrait plus rester seul, alors lorsqu'Aïssata lui proposa de l'accompagner à Conakry pour faire la connaissance de sa parenté, il accepta avec enthousiasme.

*

Après une heures trente de vol l'avion s'était posé à l'aéroport Ahmed Sekou-Touré où la sœur d'Aïssata les attendait en délégation avec d'autres membres de la famille.

Il avait été reçu princièrement à Dixinn-cité 2 où se trouvait la concession familiale. Il avait appris que Dixinn été un mot « Baga » qui signifiait « *installons nous ici* ».

Afin de respecter la tradition et même si elle n'était pas dupe la belle mère avait exigé qu'ils aient chacun leur chambre. Ça les avait beaucoup amusés.

Denis avait passé une semaine magnifique à visiter le Fouta Djalou, massif montagneux d'altitude moyenne à 1000 mètre, véritable château d'eau de la guinée, habité par les populations Peuls qui représente plus de 53% de la population guinéenne.

Il s'était imprégné de l'histoire des Almamys les premiers rois où empereur de cette région, dont le premier fut Karamko Alpha Barry. Il apprit aussi que les Peuls descendraient d'ancêtres blancs ayant émigré du nord-est : Du pays de Cham ou de Sam,

c'est-à-dire de la Syrie ; du pays de Tor, la presque île du Sinaï, de Missira, l'Égypte, et du pays de Séritou, la Syrte en Libye.

D'ailleurs, ce patronyme Kamara ou Camara est l'un des noms de famille africains les plus anciens et trouvant son origine en Égypte antique. Historiquement, les Kamara sont des Kagolos ou Kakolos, c'est-à-dire ceux qui viennent de la terre des grandes maisons (les pyramides).

Cette appellation doit son existence aux populations autochtones d'Afrique de l'Ouest, qui désignaient les Kamara comme tel pour mettre l'accent sur les terres de provenance des Kamara.

Étymologiquement, Kamara serait dérivé des deux substantifs, notamment "Kama" et "Râ". En effet, "Kama" signifie noir, en ancien égyptien. C'est pourquoi les Noirs de l'Égypte antique employaient les mots comme Kama ou Kamit pour désigner leurs terres et eux-mêmes, "Râ" étant le nom attribué au Dieu du soleil en Égypte pharaonique.

Kamara serait donc relatif à celui qui habitait, qui veillait ou qui protégeait la maison (pyramide) du Dieu Râ (source : Nations Nègres et Culture), à

l'instar du matériel technologique moderne de filmage, en l'occurrence la caméra, qui émane du latin "camera" et qui signifie "chambre".

Le terme "caméra" peut être défini ainsi : Chambre noire de captation d'images. Ceci met en évidence les similitudes étymologiques qui existent entre les noms "Kamara" et "caméra".

De plus la première femme empereur de l'Égypte pharaonique (Hatchepsout) portait également le nom Kamara.

Les Kamara sont les premiers à habiter dans l'Empire du Ghana. C'est Djiriblé Camara qui se sacrifiera pour que l'Empire puisse voir le jour*.

Les Peuls se mariaient entre eux afin de consacrer l'homogénéité du sang et du rang, mais aussi d'éviter la dispersion du troupeau ou des biens. Une région riche en histoire, en tradition, en légendes et en coutumes.



Ils étaient allés à l'île Kassa qui était la principale de huit îles du Loos (îles des idoles). Ils avaient pris une pirogue au port de Boubinet et après une heure de navigation avaient déjeuné chez Abou le propriétaire du village touristique de Bamana. Il possédait un restaurant « les pieds dans l'eau » et

quelques petits bungalows éparpillés dans un joli jardin bien entretenu, face à la mer.

Chez lui, le menu était simple mais les produits étaient frais et délicieux !

Ils avaient sacrifié aux commandos grillés accompagnés d'alloco, un plat typiquement local, les commandos sont les énormes gambas pêchées au large et l'alloco, des morceaux de banane plantain fris.

Des régals pour les papilles qui se dégustent les pieds dans le sable, face à l'océan, à l'ombre des palmiers. Ils avaient passé la nuit dans un des confortables petits bungalows d'Abou, avec ventilateur ou climatisation. Le lendemain Abou les avait accompagnés autour de l'île pour leur raconter son histoire et leur faire visiter les quelques sites sacrés encore fréquentés par les locaux. Les guinéens sont musulmans mais également animistes, et cet ancien culte garde une place bien présente dans leur vie au quotidien, c'est pourquoi les sites et les forêts sacrés sont toujours des lieux très importants à leurs yeux.

Denis avait trouvé que cette excursion très sympa valait le détour, surtout avec les explications d'Abou.

C'était la plus belle sortie nature de la capitale qu'ils avaient effectuée.



*

Denis avait quitté Conakry à regret, il s'était découvert des racines qu'il n'avait plus, des liens qu'il ne pensait plus espérer, une famille qu'il n'avait jamais eue.

La famille d'Aïssata avait été tellement bienveillante pour lui. En y repensant dans l'avion du retour il avait un pincement au cœur. Après tout peut-être sa vie serait-elle définitivement en Afrique. Il avait aimé l'Ecosse mais il sentait qu'il adorait l'Afrique de l'Ouest. La spontanéité, l'amitié donnée, la vraie pas l'hypocrite dirigée par l'intérêt, quel qu'il soit, des européens, des américains des moyens orientaux et globalement de tous les peuples qui roulent sur les richesses, sous pléthores de biens. Tous ces peuples qui ont mis en place l'assistanat social : la CMU, La Sécurité Sociale, le RMI, la CAF, le RSA, l'aide au logement, le chèque rentré de classes, le chèque essence, le chèque aide au logement, le chèque tartemolle. Bientôt il y aura le chèque coût, et toute cette charité à laquelle ils pensent avoir le droit mais sans en assumer les devoirs liés à l'obtention.

« *Donni donni* » Etat providence c'est le peuple moyen qui paye.

En Afrique un mendiant à la sortie de la mosquée le vendredi tend la main et psalmodie « *Donni donni Missieur* ».

Il est honnête, et surtout il est digne, il n'a rien, pas d'aide sociale, il doit simplement tendre la main pour se nourrir. C'est ça la véritable pauvreté celle dont les Etats ne prennent pas cas.

En Europe nous sommes le déversoir de toute la misère du monde dont Rocard disait il y a plus de quarante ans, 1986, que « *nous n'avions pas vocation à l'accueillir* ». Et pourtant on ne pouvait pas reprocher à Rocard de ne pas donner dans le social.

Avec son ONG il venait en aide aux villageois en brousse, mais une grande partie de sa mission était aussi de les motiver à l'entretien et la maintenance de ce qu'il mettait en place et il savait que c'était compris. Ses gens étaient heureux et surtout fiers de se prendre en charge. En Europe la fierté avait disparue.

*

Denis s'était réinvestit dans ses missions humanitaires et vivait un enchantement avec Aïssata à Sikoulou où elle s'était installée.

Ils envisageaient de retourner à Conakry. Un soir elle lui annonça qu'il leur faudrait régulariser leur situation vis à vis de la famille et de la société. Pour un couple l'union libre n'était pas bien vue en Afrique.

Il accepta le mariage religieux. Ils convinrent qu'il se déroulerait à Dixinn en fin décembre, faisant ainsi correspondre cette date avec la nouvelle année.

Ils avaient décidé d'y aller en voiture, permettant ainsi à Aïssata d'emporter de grandes quantités de Bazin pour son commerce. Toutefois étant donné le danger de circuler de nuit sur les pistes reliant Bamako à Conakry, ils avaient décidé que non seulement Salim le chauffeur, mais aussi Raffa son mécanicien seraient du voyage.

Ils partirent le matin vers 10h00 pensant ainsi arriver le lendemain aux alentours de six ou sept heures.

Grace à l'ONG Denis avait obtenu un ordre de mission du Consulat général de France qui s'était avéré être un sésame appréciable pour les formalités administratives au passage de la frontière à Siguiri, qu'ils avaient atteint en trois heures.

Ils s'étaient ensuite dirigés vers Kana et à avaient diné en bord de route grâce à une petite rôtisserie de campagne.



C'est après avoir passé Mamou que les choses s'étaient envenimés. Compte tenu de l'état de la route Salim et Raffa se relayaient au volant et

slalomaient en essayant d'éviter les trous qui parfois prenaient la forme de véritables fondrières. Cinquante kilomètres heure de moyenne était le seul objectif atteignable.

Vers vingt-trois heures, à la sortie de Mamou en se dirigeant vers Kindia ils furent arrêtés par un groupe qui semblait être composé de policiers.

Toutefois les hommes étaient vêtus de façon hétéroclite des vestes dépareillées des pantalons informes.

Ce laisser aller vestimentaire mis la puce à l'oreille de Denis et, ils refusèrent de descendre du véhicule comme celui qui avait l'air d'être le chef en intimait l'ordre.

Ils comprenaient qu'ils avaient affaire à des coupeurs de routes et que le seul objectif de cette meute était de s'emparer du Toyota Land Cruiser.

Qu'auraient-ils fait ensuite, les auraient-ils assommés, les auraient-ils ligotés et laissés sur le bord de la route, les auraient-ils tués ?

Salim avait compris, il ne prit même pas le temps de discuter et enfonçât l'accélérateur, surpris les

deux « gugus » qui étaient devant le véhicule se jetèrent dans le fossé. Les six cylindres ainsi sollicités la voiture s'arracha comme une fusée et Raffa qui s'était emparé du magnum 357 de la boîte à gants vida le barillet dans la direction des poursuivants qui gesticulaient, s'époumonaient et tiraillaient dans leur direction avec leurs pétoires moyenâgeuses.

Remis de leurs émotions, ils continuèrent vers Coyah où ils purent prendre un copieux petit déjeuner bien mérité. Ils entrèrent dans Conakry à six heures et arrivèrent une petite heure plus tard à la concession familiale à Dixinn cité 2.

La belle-mère et la sœur d'Aïssata les attendaient et après avoir entendu le récit de leur mésaventure, leur reprochèrent d'avoir roulé la nuit spécifiant même qu'un cousin transitaire ne mettait pas ces camions sur la route de nuit et que s'il y était obligé, ils roulaient en convois.

*

Le mariage étant religieux, Denis devait absolument et impérativement satisfaire à une exigence. Adopter la religion musulmane.

Après réflexion il se disait que les religions quel qu'elles soient n'avaient pas le monopole de Dieu et que de plus comme le disait le célèbre humoriste Pierre Dac : « *Si Dieu existe, qu'il le prouve, et s'il n'existe pas, qu'il ait le courage de l'avouer* ».

Il est entendu qu'il ne fit pas état de cette réflexion transcendante à l'Imam qui le reçut pour lui expliquer ce que serait cette cérémonie.

Elle eut lieu deux jours après leur arrivée, à la mosquée voisine de la circonscription, qui avait été construite grâce aux subsides de ce beau père dont tout le monde lui parlait. Il avait eu des postes à responsabilité dont celui d'Ambassadeur dans plusieurs pays sous Seko Touré, mais n'en avait pas moins été un Saint Homme, respecté, admiré.

En entendant les louanges dont il faisait encore l'objet Denis se dit qu'il aurait bien aimé le rencontrer, malheureusement le Grand Architecte de l'Univers l'avait rappelé à lui.

Denis savait que seuls les souvenirs traumatisants s'effaçaient. La capacité de notre mémoire n'étant pas infinie l'amnésie sélective avait consolidé la renommée de cet homme.

Denis avait revêtu le Kamis traditionnel blanc ainsi que le Kufi de prière qui symbolisait l'âge et la sagesse.

La cérémonie avait duré près de deux heures, cérémonie qui se déroulait en arabe et à laquelle il n'avait rien compris. Il s'était astreint à répéter des phrases après l'Iman qui avait semblé attaché une énorme importance à la retranscription de qu'il psalmodiait. Ne comprenant ni ne parlant un traite mot d'arabe, cela avait été assez laborieux.

Il avait aussi dû se prosterner dans la position de ce qu'il appela plus tard « la position du sodomite » à genoux le corps et les bras allongés devant lui.

Bien entendu comme dans toutes religions il y eu la quête dans un grand drap de couleur, car il avait pu constater qu'il y avait au minimum trois cent personnes présentes.

Il est vrai qu'un « Toubab » qui se converti à l'Islam, qui épouse une Camara de la ligné d'Alpha le bienfaiteur, avait rameuté non seulement la famille à la énième génération mais aussi la garde et l'arrière garde du quartier.

Enfin avant de sortir l'Imam d'une part lui demanda de lui reverser les oboles collectées, confirmant ainsi le vieil adage qui disait que « *Charité bien ordonner commence par soi-même* » et secundo quel nom de batême il allait choisir. Bien ennuyé il ne savait que répondre et le brave Salim lui susurra dans l'oreille de prendre celui du beau-père Alpha.

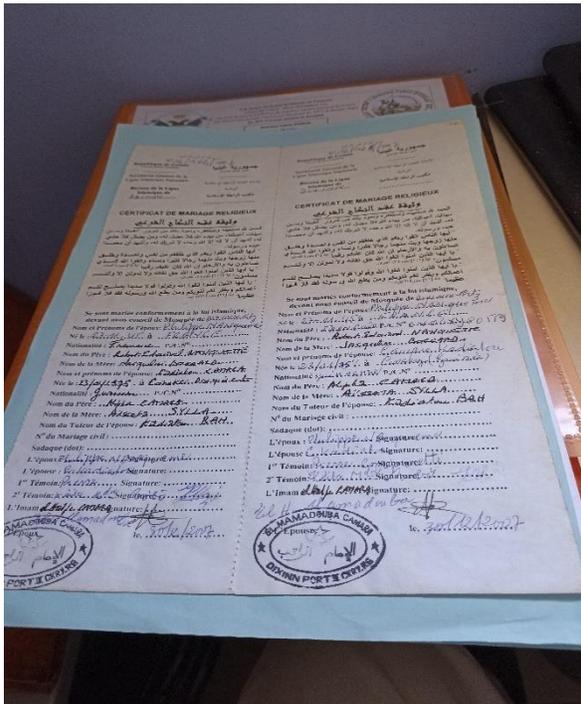
A cette annonce un concert de youyou souleva la foule qui lui était ainsi reconnaissante de faire perdurer le souvenir de ce grand homme.

Il reçut un certificat de mariage religieux qui attestait de sa religion et qui serait à l'avenir une sorte de sauf conduit qu'il dû exhiber à bout de bras comme une légion d'honneur pensait-il.

Toutefois il devait admettre qu'il était fier non seulement d'être admis dans cette famille qui le recevait comme un des leurs mais aussi d'être reconnu par cette communauté qui lui ouvrait les

portes de la légitimité, lui qui jusqu'à ce jour n'avait fait que picorer pour être vraiment identifié.

Il avait déjà picoré à l'école ratant des études supérieures, matrimonialement ratant son premier mariage, professionnellement se contentant d'un rôle de subalterne sans ambition dans une grande entreprise et il y a peu de temps il avait encore une fois picoré l'amour avec Gladys. Cette fois c'était la bonne, il le savait.



Le mariage dura trois jours. Aïssata était radieuse, splendide.



Les Imams du quartier s'étaient carrément installés dans la résidence. Denis se disait que petit déjà dans sa campagne le curé était souvent invité dans une maison pour partager le repas.

Pendant ses trois jours ce ne fût que ripaille et présentation aux membres éloignés de la famille qui venaient non seulement féliciter le couple mais surtout approcher le Toubab qui entrait dans la famille.

David se faisait l'effet d'être un panda ou un autre animal rare d'un zoo.

Il leur pardonnait bien volontiers car il comprenait qu'en fait tous ces gens était là aussi pour l'honorer.

Ils n'étaient pas riches mais le couple croulait sous les cadeaux, couvertures, paires de draps, serviettes éponges, l'équivalent de trois ou quatre trousseaux de jeune fille dans les campagnes françaises d'autrefois.

Il fallut aussi respecter la tradition de la « virginité », et puis quoi encore..... se dit Denis, il ne fallait pas exagérer, mais tradition oblige.

Celle de l'apport de la richesse aussi avait eu lieu. Tradition Peul qui veut que des petits billets soient accrochés à un parapluie ouvert au-dessus de la tête de la mariée qui ainsi parée défile dans toute

la concession. Cette parade était supposée lui apporter la richesse dans son foyer.



Personne ne connaissait l'état de sa fortune alors il fallait convoquer Allah pour qu'il protège financièrement le couple.

Au bout d'une semaine ils prirent à regret le chemin du retour, mais cette fois ils quittèrent Conakry au lever du jour afin de ne pas rouler de nuit et de risquer leurs vies sur ces pistes plus que dangereuses.

*

Un an déjà que le mariage avait eu lieu, Aïssata était retournée plusieurs fois chez elle pour ses affaires de Bazin. Denis savait très bien qu'elle pouvait se passer financièrement de travailler et il le lui avait proposé, mais elle prétendait qu'elle s'ennuierait à ne rien faire, alors progressivement il l'initiait à la gestion de l'ONG et espérait bien lui donner un poste plus tard lorsqu'elle serait formée.

Ils avaient fait construire une maison dans un joli lotissement de la périphérie de Bamako, cité Farako qui était implantée au lieu des manguiers. Même le chien Kiki se trouvait bien dans ce havre de paix.

Il avait fait un testament et mis en place les procédures nécessaires devant un notaire français afin qu'Aïssata ne manque jamais de rien à son décès car il n'oubliait pas qu'il avait trente ans de plus qu'elle, et il avait appris qu'il « *n'y avait jamais loin du Capitole à la roche Tarpéienne* »

Il souhaitait aussi qu'une partie de son héritage aille à des œuvres caritatives et à son ONG.

Un jour il avait lu que les musiciens s'arrêtaient de jouer lorsqu'ils n'avaient plus de musique en eux.

Lui il savait qu'il avait encore beaucoup de musique en lui.

La vie est un long chemin et si court à la fois.

Denis venait de se rendre compte peut-être pour la première fois de la personne qu'il avait toujours voulu être.

Pour être heureux, il avait enfin compris qu'il devait libérer son cœur de la haine, vider sa tête des soucis, vivre simplement, donner plus. Et surtout il devait s'attendre à recevoir moins.

La vie possède ce merveilleux pouvoir de ramener aux justes valeurs.

Aujourd'hui il considérait son âge comme un cadeau.

Lord Denis Mac Calay était mort, mais El Hadj Alpha Denis Fournier était né, il allait vivre longtemps.

fin

EPILOGUE

La bonté valeur suprême.

Le bien, le mal, cette dualité qui semble antinomique mais qui en fait ne l'est pas, l'un ne pouvant exister sans l'autre, sachant que c'est l'homme qui a inventé ce couple pour régir la vie en collectivité. L'homme qui a imaginé ce concept d'inspiration manichéenne qui professant que le mal étant l'opposé du bien il aurait vocation à être vaincu. Mais en y regardant bien on s'apercevra qu'ils ne sont pas des principes opposés mais complémentaires. Le bien et le mal sont donc **subjectifs. Ainsi le bien et le mal n'existent pas dans l'absolu.** Ce qui sera jugé « bon » pour une personne pourra être jugé « mauvais » par une autre.

Les Indiens Guaranis ou Yanomanis de l'Amazonie, les Wayanas fixés sur les rives du Maroni en Guyane française, les Dogons de Bandiagara au Mali ont-ils la même notion du bien et du mal que notre civilisation occidentale judéo-chrétienne ?

Alors j'ai envie de dépasser ces notions de bien et de mal pour mettre en exergue ce qui pour moi me

paraît être une valeur. Une valeur que je considère comme suprême : LA BONTE.

La bonté c'est l'altruisme, la bienveillance, la philanthropie, l'indulgence, le dévouement, la charité, la sensibilité, la serviabilité et une foultitude d'autres qualités qu'il serait trop long d'énumérer

On est bon et généreux quand l'œil est devenu sec, mais que le cœur est resté tendre.

La bonté cette valeur qui différencie l'animal bipède qu'est l'homme des autres animaux est suprême en ce sens qu'il peut la développer en lui-même.

Cette valeur n'est pas une vertu. La vertu, cette force morale avec laquelle l'homme tend au bien à condition de suivre la règle, ou la loi morale, la vertu cette disposition spirituelle à agir en accord avec la loi divine.

Ces vertus qui si elles sont « théologiques » c'est à dire d'ordre divin : la foi, la charité, l'espérance nous inféodent à des concepts religieux

Ces vertus qui si elles sont « cardinales » c'est-à-dire d'ordre humain : la prudence, la tempérance, la force, la justice nous enferment dans un cadre de référence dont il ne fait pas bon de sortir sous peine d'être accusé d'être un renégat, un apostat, un traître. Et par qui ? par celui-là même qui a codifié ces vertus, qui a mis en place ces limites sociétales : L'Homme.

Or ces vertus qu'elles soient cardinales, ou théologiques génèrent-elles le bonheur ?

Non car c'est la simplicité d'un cœur bon qui génère le bonheur. Le bonheur rend l'homme heureux. S'il est heureux l'homme est bon car l'homme heureux est sage.

Certains hommes sont bons car ils sont doués pour le bonheur. Le bonheur est une fleur qui pousse sur le chemin de la bonté.

D'autres ne connaissent pas cette valeur suprême et croupissent dans les abysses de l'égoïsme, de l'atrocité, de la cruauté, de la bêtise.

Ils ne savent que distiller un fiel amer et rongeur de toutes les valeurs nobles et respectables.

L'homme bon peu parfois passer pour un être naïf, car il s'exprime simplement, sans toutefois tomber dans la crédulité de quelqu'un dont la confiance irait jusqu'au ridicule.

Montaigne considérait la naïveté comme étant une qualité. L'homme bon est charitable, philanthrope, peut-être même vertueux.

Mais combien d'hommes sont bons, vraiment bons sur cette planète, combien en avons-nous autour de nous, parmi le cercle de nos amis, de nos relations, parmi notre cercle familial.

Combien de fois nous sommes nous trompés et avons-nous été déçus par la turpide de certains que nous avons catalogué dans la case des hommes bons et qui finalement se sont révélés des êtres méprisables de par leur comportement.

Mais ces hommes sont-ils heureux, connaissent-ils le bonheur ?

Anaïs Nin écrit « *qu'il lui a fallu toute une vie pour comprendre que le bonheur se trouve dans les petites choses et non dans les paroxysmes de l'extase* »

Alors soyons bons, et le bonheur rejaillira sur nous, et nous serons heureux ne serait-ce que pour donner l'exemple.